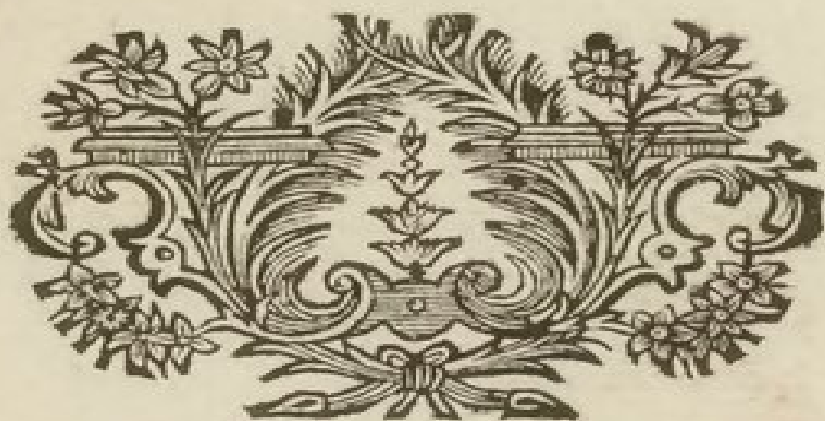


CLEON,
RHÉTEUR CYRÉNÉEN,
OU
APOLOGIE
D'UNE PARTIE
DE L'HISTOIRE
NATURELLE.
TRADUIT DE L'ITALIEN.

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit. *Virg. Aeneid. 4. v. 28.*



A AMSTERDAM.

1750.



8° B.-Z. 35515 (rés.)

Cleon, rhéteur cyrénéen ou Apologie d'une partie de
l'histoire naturelle. Traduit de l'italien.

Charles-Claude-Florent de Thorel de Campigneulles



Amsterdam, 1750

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Avertissement du traducteur

Le Cahos

Inciolino, première partie

Poncetti, seconde partie

Cassone, troisième partie

Clef de Cleon

<i>Cleon</i>	le C.
<i>Inciolino</i>	joli conin
<i>vicair</i>	le doigt du milieu
<i>Per ministre</i>	la tête
<i>Nasirola</i>	la Raison
<i>Mentegiu</i>	le Jugement
<i>Demicho</i>	Godmichis
<i>Poncetti</i>	petit C.
<i>Dieu de Lampsaque</i>	Priape
<i>Fervieto</i>	v. de fer
<i>Cafsone</i>	conafse
<i>Tramneo</i>	matrone
<i>Muta</i>	Deesse du silence.
<i>Stafievo</i>	tout défait.
<i>Passeruti</i>	v. pafsé
<i>Biladure</i>	v. durable
<i>Mutolite</i>	v. molet
<i>Rubego</i>	Bougre
<i>Maia</i>	mere de Mercure

AVERTISSEMENT

DU
TRADUCTEUR.

CE livret, pour être entendu de bien des gens qui ne feront nulle réflexion au titre, auroit eu besoin d'une Préface ; je n'en ferai cependant point : la plûpart imaginent que c'est un froid étalage des peines qu'on a prises, ou d'ennuieuses excuses des fautes qu'on a faites ; ils ne la liroient pas. Ce n'est donc qu'au petit nombre des Lecteurs attentifs que cet avertissement est adressé : plus équitables sans doute, ils ne trouveront pas étrange que je fasse une légère mention du soin que j'ai pris pour conserver les beautés de l'Original, & de la crainte où je suis de n'avoir pas réussi.

Je me suis plus attaché à l'idée de l'Auteur qu'à la hardieffe des figures dont il s'est servi pour l'exprimer. Je sçai qu'une pensée n'est belle qu'autant qu'elle est juste ; que la manière d'écrire la plus naturelle est la meilleure, & qu'on ne s'écarte de la noble simplicité des Anciens, que par foiblesse de génie ; c'est ce qui m'a fait négliger les jeux de mots, les pointes, les quolibets, & tous les Concetti dont notre Apologiste est plein, suivant le goût des meilleurs Ecrivains de sa Nation.

Au risque de le défigurer tout-à-fait, je n'ai imité son stile que de fort loin. On donne dans le faux quand on affecte le brillant : on ne peut éviter l'enflûre quand on veut s'élever au pompeux.

La Langue Italienne ressemble à une coquette fardée, qui veut plaire à force de pompons, & de petites mignardises ; la nôtre est une beauté sage & modeste, qui plaît sans le vouloir, & dont les graces naturelles font le principal ornement. Quelle témérité seroit-ce de leur prêter le même langage ! aussi ne l'ai-je pas fait ; mais il falloit en avertir.

Je n'ai point lû le opere burlesche di M. Francesco Berni, di M. Gio della Casa, del Varchi, del Mauro, di M. Bino, del Molfa, del Bolce & del Firenzuola ; imprimées à Florence en 1548, le Boccacini m'apprend seulement que sous l'allégorie du four, des figues, & de la fève, Jean de la

Cafe, le Molfa, & le Mauro, dans leurs Capitoli, ont décrit en vers le commerce secret dont CLEON fait l'histoire en prose : peut-être est-ce la moitié du livre d'Antoine Panormita, dont le manuscrit a été long-tems dans la Bibliothèque du Grand Duc.

Que l'Auteur de cette Apologie prétendue soit mâle ou femelle, il n'importe : quoique l'un soit plus probable que l'autre, l'alternative est indifférente ; quel qu'il soit, il a une parfaite connoissance des Poètes & des bons Historiens, à ce qu'il m'a semblé.

Il lui arrive quelquefois d'employer dans la même phrase des métaphores tirées du négoce, du pèlerinage & de la dévotion. La confusion de ces différentes figures relatives au même objet, ne peut manquer de répandre l'obscurité dans plusieurs endroits de la narration, qui ne se trouveroit pas mal d'un Commentaire ; mais ne faut-il rien laisser à deviner au Lecteur ? ce seroit trop se défier de sa pénétration que de vouloir tout éclaircir.

Je n'ai pas jugé à propos de traduire le titre des trois parties de l'histoire de Cléon, ni les noms propres qui s'y rencontrent, soit parce que leurs significations n'ont qu'un rapport très-éloigné au sujet, soit parce que la transposition & le derangement des lettres dans plusieurs, m'ont semblés renfermer quelque finesse que j'abandonne aux Anagrammatistes, comme aux amateurs de ces pénibles misères.

Il y a deux cens ans que ces sortes d'allégories étoient fort à la mode. Malgré le mauvais état du manuscrit, & les lacunes qui s'y trouvent, je ne crois pas cet ouvrage aussi âgé. Si l'Auteur les y a laissées pour lui donner un air d'antiquité, je n'ai pas tout-à-fait secondé son dessein, car j'ai pris la liberté de les remplir toutes, à l'exception d'une seule. Cette supercherie est si usée !

Reste à prévenir les reproches qu'on pourroit me faire d'en avoir donné la Traduction. Indépendamment du goût du siècle, de la licence qui y régne, & de l'exemple des plus grands hommes qui ont écrit sur de pareilles matières avec moins de ménagement ; si l'on remarque comme on le doit, qu'il contient moins une apologie qu'une satyre du vice, souvent malheureux & toujours méprisé, je n'aurai rien à craindre.

LE
CAHOS.

LE CAHOS & la nuit m'ont donné l'être, comme à l'amour la force & le mouvement intérieur d'une matière féconde, désignée par l'œuf *d'Orphée*, qui contenoit le germe de tous les corps organiques, ont produit mon existence comme la fiente. C'est en conséquence des développemens successifs ménagés suivant l'ordre de la nature, & proportionnés à ses besoins, que nous jouissons l'un & l'autre de la lumière. S'il est la source des plaisirs, j'en suis le canal, il ne peut rien sans moi ; c'est de notre union que dépend la conservation & la félicité des hommes.

Leur aveuglement plutôt que leur reconnaissance, nous a fait dresser des Autels ; cependant nous ne sommes point des Dieux. Les Dieux sont essentiellement heureux, & nous cherchons toujours à le devenir. L'indépendance est leur partage, souvent l'esclavage est le notre. Ils sont suffisants à eux-mêmes, & nous soupignons continuellement pour un bien qui dépend d'une infinité de circonstances étrangères. Maîtres de leurs cœurs, & leur donnant, pour ainsi dire, une nouvelle vie par les sentimens que nous leur inspirons, nous sommes l'ame de leur ame, ils nous adorent comme des Divinités ; nous n'essuyons pas de les détromper d'une opinion qui nous est si avantageuse.

Qu'Hercules, Prométhée, Ogyges, Deucalion, ou quelque'autre nous ait conservé malgré le déluge ; il est certain que nous sommes aussi anciens qu'aucun être pensant. Nous ne tirons pas vanité de notre origine, tout ce qui existe, est de la même date à peu près, & de la même antiquité, mais c'est par les talents que nous la faisons valoir, & que nous lui donnons du relief.

Une longue suite d'ayeux, illustres par la haute réputation qu'ils ont acquise, est l'effet du hazard, & ne doit ennorgueillir personne. Tant d'autres objets nous rendent recommandables, que nous abandonnons volontiers celui-là au préjugé, à la faveur duquel on imagine, qu'une naissance distinguée tient lieu de mérite & de vertu. Les guerres que nous avons soutenuës, les traités que nous avons conclus, les Empires que nous avons fondés, ceux que nous avons détruits, les nations qui nous ont été immolées, tant d'autres que nous avons rendus heureuses, les hommes dont nous avons peuplé la terre, les héros que nous avons formés, l'influence que nous avons sur les mœurs, les religions ; en un mot sur la surface entière de ce globe, & qui n'est point arrêté par les abymes de l'océan, sont des trophées plus glorieux, plus durables, & les seuls dignes de nous.

Nulle intrigue, nulle affaire, où quelqu'un des nôtres ne soit mêlé, tout est soumis à notre Empire ; les Muses même sans nous auroient peu de puissance ; & si les Auteurs à la mode étoient de bonne foi, ils conviendroient que c'est à l'impression que nous avons faite, ou aux désirs de mériter nos faveurs & nos applaudissemens, que l'on doit leurs ouvrages les plus estimés.

Il n'est pas étonnant qu'un pouvoir aussi grand ait porté les hommes à nous rendre des hommages continuels, un culte assidu ; nous sommes leurs Idoles. Tantôt comme à *Baal*, ils se consacrent à nous avec l'ardeur de la plus vive flamme ; quelque-fois comme à *Moloch*, ils nous offrent les victimes qui nous sont propres, les mains encor fumantes du plus pur de leur sang ; souvent comme à *Bel*, les repas & les festins sont témoins des honneurs divins qu'ils nous rendent.

Plusieurs Philosophes nous regardent comme l'ame du monde, le conservateur des choses dont la nature emprunte sa force ; il est vrai qu'ils nous suposent dans l'état de perfection pour lequel on nous a fait, c'est-à-dire, réunis à ce dont on nous a séparé lors du développement originel ; car il est un premier principe, principe actif, Auteur de la nature, même source de plaisir & de vie ; seul objet auquel nous tendons sans cesse.

Si l'ame est, selon les plus éclairés de ces Philosophes, une nature dans un mouvement continu, l'acte singulier d'un corps organique, une proportion numerale, une harmonie élémentaire, une sensibilité mutuelle, un exercice commun de sentiment ; est-il besoin de se fatiguer l'esprit pour lui trouver

une place ? on ne peut la loger autre part que chez nous, sur-tout ayant égard en quelque façon au sentiment des *Stoïciens* qui la divisent en autant de parties qu'il y a de sens. Personne n'ignore avec combien de zèle & d'attention, de force, & d'activité les sens se réunissent pour travailler de concert à notre satisfaction dans une dépendance absoluë.

Mais c'est trop s'arrêter à des considérations générales que l'on trouvera peut-être exagérées faute d'examen ; nous ne perdrons rien à détailler, en exposant de bonne foi nos assujettissemens ; nos plaisirs en paroîtront plus vifs. L'imperfection donne du relief au mérite, la maladie donne un prix à la santé, le vice donne un éclat à la vertu.

Quoique le Créateur ait doüé ses ouvrages de toutes les beautés & de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles, il y a souffert quelques défauts, dans la crainte que l'homme timide n'en fût ébloüi, & ne leur rendît un culte qui n'est dû qu'à la Divinité : mais la prudence devient souvent inutile par celle que nous prenons à les cacher, & grace à la foiblesse des vûës & des connoissances humaines, nous jouïssons des honneurs dont je viens de parler, presque sans critique.

Associés aux mêmes travaux, unis aux mêmes fonctions, nous n'arrivons pas au même but. Souvent nous passons la vie dans une indolence paresseuse, nous existons sans vivre, nous végétons. Quelque-fois esclaves d'un préjugé ridicule, nous renonçons à des biens réels pour en mériter d'imaginaires. Victimes de la crainte & de l'obéissance, nous nous arrêtons à des secours stériles, sans oser sécoüer le joug qu'on nous impose, & nous faisons un objet frivole qui ne peut procurer de solides plaisirs. Loin de nous ces êtres inutiles à la terre, les uns sont méprisables, les autres font pitié, ils font tous à plaindre.

Plus ambitieux, plus adroits, plus intelligens, communiquons nos feux à tout ce qui nous approche ? qu'une foule de désirs vole sur nos pas ? qu'un mélange de rigueur & de complaisance retienne sans cesse nos adorateurs dans un équilibre d'espérance & de crainte ? jouïssons quelque-fois du plaisir qu'il y a de s'amuser d'une ardeur sans la satisfaire ; mais n'employons de finesse, & d'hipocrisie que vis-à-vis de ceux à qui nous sommes sur d'en imposer. Ne nous laissons deviner qu'à propos. Tendres mouvemens, attitudes nouvelles, transports charmans, n'épargnons rien pour féconder les desseins de la Providence, enfin par un manège étudié, un

artifice officieux, des attraits séduifants, une agilité infatigable, affurons-nous des succès les moins interrompus, soyons toujours fécondés par mille graces naturelles ou empruntées, & méritons les plus grands éloges.

Rien n'est indifférent dans la conduite ordinaire des personnages illustres, les plus petites circonstances sont en droit de plaire, à plus forte raison celles qui découvrent leurs mœurs & leur caractère. Je ne dois donc pas passer sous silence, que nous sommes grands tolérants en matière de religion. Nous regardons toute contrainte comme une source de division & de désordre, dont nous sommes ennemis, la douceur fait le fond de notre caractère, nous ne sommes point contrariants ; jamais de querelle entre nous sur la manière de servir la Divinité, & de se la rendre propice ; à l'exception de quelques cérémonies qui ne peuvent varier, chacun à son rit & son usage particulier : nous croyons l'honorer davantage, par la différence de notre culte.

Cet honneur religieux se termine au plaisir seul comme à la fin nécessaire, nous lui sacrifions tout ; nos sacrifices seroient condamnables, si d'autres principes les déterminoient, puisqu'ils ne sont permis que comme étant la suite ordinaire de son pouvoir souverain, & de notre soumission parfaite.

Les aspersions, retranchemens, ablutions, fumigations & autres pieuses cérémonies que l'astre de la nuit, par exemple, exige de nous régulièrement pendant le tems le plus précieux de notre vie, sont toujours accessoires, relatives au culte principal. Elles ne sont regardées que comme des dispositions aux mystères, & de bonnes préparations pour y participer dignement.

Que les hommes fassent quelque attention au penchant invincible qu'ils ont pour le plaisir notre divinité unique. Qu'ils réfléchissent à celui qui est attaché aux actions nécessaires, à la variété infinie avec laquelle il se répand par tout, aux nœuds charmants qui les en rendent si susceptibles, & les y attachent si fort ; ils conviendront sans peine que leur religion au fond n'est pas différente de la notre, que nous agissons plus raisonnablement, & que nous sommes plus conséquents que la plupart d'entre eux.

Le caprice & l'inconstance dont ils nous soupçonnent, ne nous peuvent être reprochés sans témérité. Sommes-nous capables d'agir, ou de ne pas agir en conséquence de notre choix ? pouvons-nous suspendre nos desirs, en retarder la marche pour les comparer les uns avec les autres ? l'humeur qui

nous domine décide de nos actions. Quand nous nous laissons emporter par notre fantaisie, c'est dans l'espérance d'une situation plus agréable, d'un bonheur plus grand. L'ennui du repos qui nous accable, la privation d'un bien qui nous chagrine, le charme d'un sentiment inconnu qui nous séduit, le ressort secret qui nous meut, le désir violent qui nous presse, le goût d'un nouveau plaisir qui nous entraîne, l'inquiétude qui nous tourmente, ne nous laissent aucune liberté, & nous déterminent infailliblement. Nous sommes obligés en conscience de suivre les impressions qui nous portent aux plaisirs, ce sont des graces efficaces par elles-mêmes auxquelles il n'est pas en notre pouvoir de résister. Ces reproches d'ailleurs peuvent être rétorqués, & nous les ferions avec plus de justice.

Un portrait plus racourci & mieux frappé seroit peut-être plus agréable ; mais comment faire, notre vie est si cachée, nous sommes si gênés par de maudites *Muselières*, nous nous montrons si rarement, qu'à l'exception de quelque amateur, ou de quelque curieux, notre physionomie est presque inconnue.

.
.
.

Hiatus in M. S.

La fin du langage étant de faire connoître ses idées & de les faire entrer dans l'esprit d'autrui par le moyen des mots propres qui en font les signes ; avec une connoissance assez exacte de ma langue, une expérience fort longue & tout-à-fait maître de mon sujet, je pouvois esperer de peindre comme il faut, & de tracer les beautés dont la nature nous a comblé ; mais mes confrères souffriront-ils que je prenne la liberté de traiter une matière aussi délicate ? ne me sçauront-ils pas mauvais gré de révéler des mystères secrets avec tant d'indiscrétion ; car il faut entrer en un certain détail, & ne rien oublier pour que le portrait nous ressemble. Si je dis la vérité sans précaution, ils me feront une querelle, & une querelle juste, puisque la vérité toute nue n'est faite que pour quelques mortels privilégiés, quelques sages de la terre qui peuvent la considérer sans déchet : un voile mystérieux doit la dérober aux yeux du plus grand nombre ; parce que sans cesse occupé de considérations basses, il n'est pas propre à la regarder fixement. C'est la prophaner que de la rendre commune, je le sçais.

Si d'un autre côté je m'explique à la façon des *Egyptiens*, c'est-à-dire, par des emblèmes, par des figures, par des propos ambigus, & peut-être contradictoires, je me rendrai obscur. Cela est d'une grande conséquence, en ce que plus on parle aux hommes avec obscurité, plus les hommes soumis & incapables d'examen, se prêtent à l'admiration, de l'admiration au respect, il n'y a qu'un pas, & voilà le danger ; car le respect est la chose du monde que nous redoutons le plus, & qui nous convient le moins.

Je crois donc que le plus simple est de donner mon Histoire particulière ; il sera aisé par-là de juger des autres qui n'auront aucun prétexte de m'acuser des imputations & des omissions ; ils seront à couvert, tout tombera sur moi. Je suis dans un âge où la critique & le respect me sont indifférents, mais où je puis encore écouter certaine démenaison ; celle d'écrire est à la mode, pourquoi n'y céderois-je pas ? si je puis sur-tout amuser les uns & instruire les autres. Tous les Auteurs à petite brochûre, n'ont pas un objet si légitime, un dessein aussi raisonnable.

En justifiant mes démarches équivoques, en excusant mes étourderies prétendues, en faisant voir la nécessité de mes complaisances multipliées, en rapportant les dispositions de mon ame dans des situations critiques, en mettant mes aventures à un jour favorable ; j'acheverai au moins indirectement l'apologie que je me suis proposée.

Je glisserai sur quelques circonstances, & j'en tairai plusieurs ; je n'aurois jamais fait si je voulois tout dire.

Pour la satisfaction des Lecteurs qui aiment l'ordre, je diviserai cet Ouvrage en différents âges ; ils devineront d'abord les considérations qui m'obligent à suivre, tantôt le langage ordinaire, tantôt l'ancienne manière de Philosopher, qui consistoit à tout peindre sous le nom des Dieux, ou des passions *Personnifiées*.

Pour la netteté de la diction, la clarté du stile, & mon propre soulagement, je prendrai le genre convenable aux évènements que j'ai à raconter ; je me travestirai en Déesse du bas étage ; & afin que rien n'échape à leur pénétration, je ferai la description des *individus* de mon espèce, & de tout ce qui en dépend ; des possessions dont ils sont souverains, des palais qu'ils habitent, ou plutôt des temples où ils sont adorés. A la différence près de quelques situations, qui varient en certains climats, de quelques proportions

d'Architecture plus ou moins grandes, du terrain plus ou moins ferme, notre ressemblance, notre figure est assez la même.

DESCRIPTION DE CLEON

AU-DESSUS d'une région connue des Phiciens, dans un pays inaccessible aux rigueurs de l'hiver, au milieu d'un verger si touffus que les rayons du Soleil n'en peuvent percer l'obscurité, sur le penchant d'une colline que les anciens ont consacré à une Divinité, est un Temple, où sans le secours de l'art elle trouve ce qui lui est nécessaire dans une simplicité admirable, & où elle habite le plus volontiers.

Deux rideaux doublés de satin couleur de feu, unis au bas par un petit cordon, de même couleur, le garantissent des injures de l'air. Des Naiades soigneuses cachées derrière, en défendent l'entrée aux lâches adorateurs, & couvrent la tête d'un petit *Sphinx*, placé au frontispice. Cette figure énigmatique est ornée de bas reliefs, où mille amours badins ne paroissent s'occuper qu'à jouir des plaisirs qu'ils font naître.

Les jeunes Nymphes ont attention que les eaux d'un canal qui se trouvent immédiatement au-dessous ne submergent un parterre, le plus souvent divisé en cinq compartiments, ornés de *Ranuncules*, de *Myrrhe*, & d'autres fleurs, qui bordent le passage sacré, espèce de chemin creux que prend le Sacrificateur.

Une hauteur d'appui sur un petit fossé revêtu des rideaux, qui se recroisent en cet endroit, indique la route à ceux qui ne seroient pas initiés ; la pente est si naturelle & si aisée qu'un Novice ne peut s'y tromper. Ce chemin où l'on ne passe ordinairement que l'un après l'autre, tapissé par tout d'une étoffe ciselée extrêmement foyeuse, conduit au bas du Sanctuaire où le sacrifice s'achève. Si le parfum de l'encens qu'on y brûle est agréé par la Divinité, & la rend propice, bien-tôt le bruit s'en répand, la Renommée faisant ses fonctions jusques-là par le moyen de deux trompettes, que le destin y a placées, & dont Lofelpe fit la découverte dans les derniers siècles.

L'édifice entier est appuyé à deux grosses montagnes, réunies par un vallon étroit, à l'extrémité duquel on trouve une grotte qui a son Autel particulier ; mais comme il n'est encensé que par certains Hérétiques, ennemis trop méprisables de la religion & de la nature, je ne ferai mention ni de leur impiété ni de la chimère qu'ils adorent. Le tout a pour bases deux *colonnes* polies, appuyées sur un pied d'estal d'ordre *Tofcan*. Elles sont aussi admirables par leur mobilité surprenante que par la rareté & la richesse de la matière.

Les contrées au-dessus de ce Temple contiennent différens Palais habités par la principale noblesse, chargée de fonctions uniques. Le plus important d'entre ces nobles de la première classe reside dans un appartement construit avec d'autant plus de solidité, qu'il est obligé par état de se donner des mouvemens perpétuels ; quelque considération qu'on ait pour lui, son inaction seroit punie de mort. Malgré son autorité & la grandeur de son pouvoir, on le chérit plus qu'on ne le craint ; car quoiqu'il soit d'un naturel fier & sanguinaire, il est capable de l'amour le plus tendre, & propre sur tout à ces épanchemens flatteurs dont la tendresse fait usage, sans art & sans précaution. Son langage est simple, ses expressions vraies ; c'est à qui méritera les faveurs.

Le reste de la noblesse loge autour de lui, & à son imitation remplit ses devoirs en particulier sans se reposer sur qui-que ce soit, des soins qu'elle doit prendre sans relâche pour la conservation & la prospérité de l'état : la négligence ou la paresse produiroit des désordres infinis. Ces Palais qui tiennent les uns aux autres, sont d'une architecture élégante, & dignes de l'habile ouvrier qui les a bâtis ; mais on ne les aperçoit presque pas, à cause de deux autres petites montagnes qui les cachent d'un côté, & fixent de l'autre les yeux trop agréablement, pour qu'on puisse se résoudre à les en détourner.

Ce pays mérite bien qu'on s'y arrête. Il est gras & fertile, d'un pâturage excellent. On y respire l'air le plus pur ; mille fleurs nouvellement écloses renaissent tour à tour pour y répandre une odeur charmante, la neige qui les couvre y entretient un printems continuel. Quoique leur sommet paroisse toujours enflammé, il n'effraie point les Pélérins que la dévotion attire ; c'est-là qu'ils allument leur flambeau, pour achever sans crainte de s'égarer dans la route qui leur reste à faire, par un chemin assez sombre. Elles

relévent du Palais sacré, & font de la mouvance particulière. L'agitation dont elles font susceptibles, l'émotion à laquelle elles font sujettes, le gonflement des parties souterraines, les tremblemens qui y font fréquents, persuadent avec assez de fondement que la Divinité les anime & les protège. Au reste elles servent de repofoir en tous tems ; c'est un des plus fréquentés.

Les aîles à droit & à gauche font le grand commun, les Intendants, Pourvoyeurs, Valets de chambre, & autres bas Officiers, comme Joüeurs d'instrumens, Ouvriers, &c. & les Ministres font leur résidence tout au dessus, dans le pavillon en dôme dont la façade est ovalle, & le derrière sphérique. Cette partie est fortifiée d'ouvrages à corne, fraisés & palissadés par des ingénieurs modernes.

Le premier Ministre loge auprès du chemin couvert avec toute la famille dans un appartement orné avec soin, & meublé avec les précautions qu'exige l'importance de ses emplois. Surintendant général, l'administration de toute l'économie lui est confiée, Président du Conseil d'Etat, les traités de guerre, de pacification, de société, & de commerce ne regardent que lui ; Secrétaire des commandemens, les pièces d'esprit jusqu'aux chansons & aux madrigaux font de son ressort.

La façade est occupée au premier étage par le *Chancelier*, grand orateur, qui porte la parole en toute occasion & qui donne les ordres nécessaires. Ce *Seigneur* d'un goût & d'un discernement exquis est consulté sur les plus petites choses. L'on auroit une entière confiance en lui, si sa trop grande vivacité & son indiscretion ne donnoient de justes sujets de s'en défier. Pour y mettre un frein, on a jugé à propos de lui prescrire des bornes qu'il ne peut passer ; on prétend même qu'il est aux arrêts dans sa chambre. Il est vrai que l'on adoucit sa contrainte par la liberté qu'il a de se réjouir avec ses amis, par le grand air & l'agrément de son Palais, c'est le seul qui soit environné d'une balustrade d'ivoire, par la ressource de la conversation, de la musique & des instrumens dont il joüe, qui font d'un corail très recherché des curieux. Sa perte en effet seroit irréparable ; & indépendamment de son utilité, il est amusant on ne peut pas plus ; ses liaisons & ses habitudes lui donnant le moyen d'être instruit de tous les discours qui se tiennent.

Il a deux voisins qui ne le quittent jamais. Espions continuels & attentifs au moindre bruit, ils ramassent les nouvelles, & les lui reportent à mesure qu'ils les entendent. De peur d'en échaper aucunes, ils font toujours aux

écoutes par leurs fenêtres, ou sur l'escalier de leur porte ; & pour n'être point aperçus ils ont grande attention de se tenir cachés dans les détours obliques d'un labyrinthe qui tient à leur habitation. Il est parfaitement servi à tous égards.

Le Parfumeur à cause de son mérite éminent, à son logement au milieu du deuxième étage dans la faillie à deux aîles, soutenuë d'une seule colonne. Cet habile courtisan pourroit passer pour un flatteur déterminé par les basses complaisances qu'il a pour le premier Ministre, au délassément & à l'amusement duquel il consacre la meilleure partie de son tems. On n'oseroit cependant le critiquer tout haut, sa charge est unique ; il est aimé de la Déesse sur tout depuis certaines pommades qu'il a choisi pour la toilette, & les différentes essences qu'il a fournies, c'est lui qui a donné la vogue à l'eau de miel, à l'eau de Chipre, &c. D'ailleurs les Dames d'honneur deux sœurs jumelles en grand crédit, lui sont fort attachées, & malgré la division où il sçait les entretenir, elles travaillent toute leur vie à le faire valoir.

Les Gardes du Corps sont dans les mansardes au troisième. On les a placé à la partie la plus élevée pour découvrir de plus loin. Les superbes & les humbles, les adducteurs & les indignateurs, les rotateurs, les circulaires, & les amoureux, sont tour à tour le service avec une exactitude & une adresse merveilleuse. Il est rare de ne voir qu'une sentinelle en fonction ; il en faut deux, y ayant deux postes à garder. On démêle aisément par leur contenance les dispositions bonnes ou mauvaises de la Divinité à qui on veut sacrifier. Les voyageurs ne manquent guères de les consulter ; c'est l'étoile polaire qui les guide. Si elles sont de bon augure, on peut s'en rapporter à elles & continuer sa route. Ces Gardes en général ont des signes certains par leur manteau, & leur fourrure en demi cercle sous laquelle ils sont à couvert, pour donner l'ordre dont ils sont chargés, & manifester les volontés particulières. Leur langage est d'une expression, d'une énergie, dont les discours du Chancelier, quelque habile Orateur qu'il soit, n'approchent pas. Redoutés & chers, ils sont d'autant plus considérés, que le premier Ministre a sans cesse besoin d'eux.

Reste le parapet au-dessous des palissades, & des fortifications à la mode ; mais il est tems de parler de moi.

INCIOLINO.

PREMIERE PARTIE.

NOTRE Divinité prétenduë ne s'aquiert que par l'amour du plaisir ; cet amour demande un discernement & des réflexions que l'expérience seule peut produire ; ainsi loin d'être une petite Déesse au berceau, je n'avois pas plus d'ame qu'une simple mortelle, en qui elle ne se manifeste que par degrés, & qui ne peut se flatter d'en avoir une qu'à mesure des acquisitions qu'elle fait journellement. L'expérience étant l'origine & la source unique de nos connoissances, il est clair que j'étois très-ignorante en venant au monde, mon ame avoit à peine de l'instinct, oh ! que j'étois bête !

Cependant à force d'attention à m'inspirer de la curiosité, de soins, & de répétition, on parvint à mettre en mouvement les ressorts propres aux organes qui me sont subordonnés. Alors ma maison se composa, mes ministres établirent & formèrent leur magasin, mes officiers commencèrent l'exercice de leurs charges, si ce ne fut pas d'abord avec l'aisance & la facilité que donne l'habitude ; au moins se mirent-ils en état de l'acquérir, & de se perfectionner dans la suite.

On n'imagineroit pas que mes états à la merci d'autrui loin de diminuer, augmentèrent à vûë d'œil. Mon pere avoit pris des arrangemens si justes, il avoit si bien disposé les choses, que mes possessions s'acrûrent, mes Palais s'embellirent, les dehors de mon Temple parurent cultivés, je gagnai du terrain, mes appartements s'agrandirent, je fus moins à l'étroit.

Mon ame errante jusques-là, ne s'étoit fixée nulle part. Son peu de lumière ne m'éclairoit pas assez, pour la déterminer ; je sentoie bien par certains mouvemens que mon Chancelier ne pouvoit expliquer, par une

inquiétude secrète dont mon premier Ministre ne pouvoit rendre raison, par un embarras équivoque, qu'il me manquoit quelque chose pour être dans l'ordre. Outrée de mon ignorance & de celle de mon Conseil, je me livrois quelque fois au dépit le plus violent, pour voir si l'excès ne m'instrueroit pas mieux ; je voulois me séparer de moi-même dans l'espérance de distinguer, & de découvrir la nature de mes désirs ; mais tous mes efforts étoient inutiles, mon embarras étoit plus grand, mon ardeur plus vive, mon inquiétude plus chagrinante. Sans distractions que celles d'une occupation uniforme & momentanée, rien ne me soulageoit, tout augmentoit ma peine.

Ce fut bien pis, la première fois que mes Gardes découvrirent un Royaume assez semblable au mien ; mais gouverné par une Divinité toute différente. L'image quoique racourcie de ce Dieu étranger porta le désordre dans toutes les parties de mon Empire. Je ne me lassois point d'admirer, j'étois dans une agitation cruelle. Je mis toute ma Cour en mouvement, je donnai la torture à tout le monde, je culbutai tous les magasins pour trouver une explication satisfaisante, & une instruction qui me donna quelque repos. A force de travailler sans succès, la tristesse & l'ennui me subjuguèrent, le découragement affoiblit l'attention de mes sentimens, les efforts de mes Ministres les plus raisonnables cedèrent à ma langueur. On auroit dit que mon ame souffroit de ne pouvoir s'expliquer, & de m'être si long-tems inutile. Je tombai dans un abattement dangereux, ma santé se revolta contre la violence que je me faisois, & les contradictions que j'avois à effuyer.

Ce ne fut point l'aveugle hazard qui adoucit mon tourment. Un génie bienfaisant conduisoit sans doute un domestique de confiance, qui quoique de même âge que moi, m'instruisit enfin de la route des plaisirs que j'ignorois, fixa mon ame incertaine, & débrouïlla mes idées, de manière que les découvertes les plus avantageuses se succédèrent avec une rapidité infinie.

Entre les gens qui m'approchent de plus près, j'en ai choisi cinq qui m'ont paru les plus attachés. Je fais peu de cas des autres, ils sont si gauches, ils se présentent si mal, que je m'en fers le moins que je puis. Parmi ceux à qui j'ai donné la préférence, il en est un d'une taille élégante, plus adroit, & plus officieux que ses camarades. Je n'oublierai jamais le service qu'il me rendit par cette première démarche, ma reconnoissance durera autant que lui. Sans autres considérations que ses allarmes sur ma situation ;

un soir d'Été que j'étois plus rêveuse qu'à l'ordinaire, & comme absorbée de réflexions extravagantes, il descendit comme pour badiner & se promener avec eux. Ils me disposèrent insensiblement à jouir des caresses d'un Zéphire, qui étoit peut-être d'intelligence, & ils éloignèrent petit-à-petit les colonnes du Temple dont j'ai parlé. La tendre langueur qui m'affectoit, la douce émotion dont j'étois saisie, m'étourdissoit sur la nature d'un dessein dont j'ignorois les suites ; en tout cas je ne cherchois pas à m'y opposer, je fécondois même leur badinage, & je m'y prêtois de bonne grace, lorsque seul avec une hardiesse qui auroit étonné les portiers les plus résolus ; après avoir contraint les naïades timides à se retirer, il s'introduisit légèrement & se glissa à la dérobée jusques au trône de la Volupté. Cette Divinité fut si touchée des mouvemens qu'il se donna, & de l'ardeur avec laquelle il sçût les entretenir, qu'elle se communiqua sans réserve. Je partageai bien-tôt des transports qui me devenoient nécessaires : bien-tôt une foule de desirs plus curieux que satisfaits en augmenta la vivacité, une douce yvresse s'empara de mes sujets, & les livra d'autant plus vite à Morphée, qu'ils s'étoient fatigués davantage à cette recherche. Un songe charmant les assura de mon bonheur & me fit goûter des délices qu'on ne sçauroit exprimer.

Tel fût l'époque de mon discernement. Je raisonnai pour la première fois, je comparai ; je conclus, sans m'embarasser de faire une différence exacte des différentes sensations que donnent les plaisirs, je me contentai d'en sentir toutes les douceurs ; je m'en représentai de plus vives, & mes idées eurent là-dessus une entière liberté ; persuadée qu'elles ne pouvoient aller au-delà de celles que j'imaginois.

L'ouverture d'esprit que l'on se connoît supérieure à celle d'autrui, une découverte précieuse dont on n'a l'obligation à personne, les talens qu'on acquiert sans secours, & que l'on ne doit qu'à soi-même, inspirent une confiance qui est bien voisine de l'orgueil. Tant que mon Royaume fut dans une espèce d'Anarchie, que mes sujets livrés à eux-mêmes exerçoient à leur fantaisie les emplois qui leur avoient été confiés, que vivans dans l'indépendance, & moi, pour ainsi dire, en tutelle, ils disposèrent de tout à leur gré ; j'étois humble & modeste : mais dès que mes soupirs ne m'étonnèrent plus, & que j'en connus la source, que je pus me faire rendre raison de cette impatience secrète & de cette humeur à laquelle on donne le nom de caprice, faute d'en sçavoir l'objet ; que mes desirs eurent une

perspective ; que je me trouvai capable de sentimens, propre à en inspirer, & destinée à jouer un rôle intéressant dans le monde, je devins fière & impérieuse : frappée de la dignité de mon être, enchantée de la beauté de mes Etats, j'acceptai les titres de Divinité que l'on m'accorda ; je songeai à les faire reconnoître dans les Cours étrangères, & je m'occupai sans relâche à mériter l'applaudissement & l'amour des Nations avec qui je voulois traiter ; ce qui annonce que je fis quelque effort pour corriger cette hauteur & cette fierté naturelle, qui font les pestes de notre commerce.

Il faut convenir que je fus bien secondée. Tout le monde faisoit le ton de finesse & d'intelligence, l'air de vivacité & d'étourderie, le maintien minaudier & agaçant que j'inspirai. Mes Gardes de la plus grande taille, pleins de feu & de vivacité (leur uniforme est noir) s'étudièrent à qui me serviroit mieux. Que d'éloges ne méritent pas les Circulaires, les Séducteurs, & les Amoureux !

Mes Dames d'honneur, d'un poly, d'une douceur parfaite, ne se présenterent jamais aux audiences, que je commençai à donner dans ce tems-là, qu'avec ce vif incarnat, que leur prêtoit moins la pudeur, que l'envie de plaire aux Courtisans, avec cette fraîcheur & cet éclat que les graces & la jeunesse entretenoient sans la moindre dépense. Le désir de paroître aimables ne les a jamais quittées. Je dois à leur attention & aux talents qu'elles ont acquis pour la peinture, plusieurs tendres sonnettes dont on me regale encore quelque-fois. Le Parfumeur sembloit être fait pour sa place. Aussi l'a-t-il toujours rempli avec la plus grande exactitude, & a-t-il montré par sa hardiesse & sa résolution, combien mes intérêts lui sont chers. Le Chancelier par de jolis riens, des propos légers, d'amusantes bagatelles, un jargon tout neuf, un babil continuel, prévint tous les envieux en ma faveur. Les petits instrumens de corail sur lesquels les ris préludoient sans cesse, l'yvoire d'une barrière exactement rangée, le doux parfum qu'elle exhâloit, un pupître charmant que la fermeté d'embonpoint rendoit solide, reposoit d'albâtre animé par des soupirs politiques, tout fut mis en usage & me promit des triomphes.

Née fausse & sans caractère, j'avois besoin de secours pour adoucir en apparence des défauts que je croyois révoltants. Si dans la suite je n'ai pas pris autant de précaution, c'est que je me suis convaincuë que quand on ne se met au-dessus de rien, & que l'on craint tout, on se rend victime des

bienfécances les plus ridicules, on reste dans l'infortune, & l'on vit dans l'obscurité. D'ailleurs l'aveuglement des hommes est une ressource si puissante, si victorieuse que les vices de cœur même les plus indignes, ne sont pas aperçus si nous avons quelques vertus ; c'est-à-dire quelques agréments.

Grace à ceux dont j'étois pourvûë, je ne tardai pas à recevoir les foy & hommage des Vaffaux qui se présentèrent. Ennemie des formalités, je bannis la cérémonie des serments de fidélité, pour en attirer un plus grand nombre, & cette prudence eut tout l'effet que j'en attendois.

La vanité seule qui me l'avoit dictée eut lieu d'être satisfaite ; mais ma réputation souffrit de cette foule d'adorateurs. Chacun d'eux jugea de moi suivant l'idée qu'il en avoit pris, & relative à la façon de penser qui lui étoit propre. Tel voulut m'aprofondir davantage qui me devina le moins. Je suis persuadée que la plus part préconifèrent l'étourderie, la fausse retenue, le mensonge & l'affectation qui me sont ordinaires, pour fronder les qualités opposées que je n'avois pas. Ils décidèrent tous que j'étois coquette, & dans le fond ils se trompèrent encore ; j'étois tendre. J'ignorois l'art de ces variations salutaires qui corrigent une faveur légère par une rigueur aparente. Je n'en sçavois pas assez pour les entretenir dans ces agitations aimables, seules capables de les occuper, & pour les conduire comme par degrés d'espoir en espoir. Je voulois plaire, il est vrai, je cherchois à exciter des desirs ; mais je n'aurois pas fui le moyen de les satisfaire.

Je me consolai de leur erreur avec mon nécessaire fidèle, qui par un badinage infatigable, me vengeoit tous les jours, & calmoit autant qu'il pouvoit le faire, l'impétuosité d'une brûlante canicule qui se fait sentir dans mon païs pendant la première saison. Son attachement lui valut la charge de Vicaire Général du Temple ; que je créai exprès pour lui (ce n'est pas le premier valet de chambre qui est parvenu à des emplois importans par cette route-là.) Je n'écoutai aucunes des remontrances qui me furent faites par les Ministres, qui trouvoient la reconnoissance trop forte ; mon penchant l'emporta sur la politique. Je ne pris pas garde que l'affectation avec laquelle je le distinguois des autres, la tendre affection que je lui marquois sans ménagement, & la faveur prodigieuse où il étoit monté, donnoient de la jalousie ; il m'occupoit seul. Je m'aperçus à peine de l'esprit de parti qui s'emparoit des Grands, & je ne m'embarraissai point du danger qu'il y avoit

de le laisser fermenter ; mais enfin les assiduités trop fréquentes, les caresses trop indiscrettes, les hommages trop réitérés, firent gronder la critique, & indisposèrent la Cour. Le mécontentement général succéda aux chagrins des particuliers ; les Officiers les plus assidus à mon service, furent ceux de la bouche, qui levèrent l'étendard de la rébellion, & entraînérent les autres dans leur revolte ; je me vis tout d'un coup abandonnée.

Mon Vicaire même, cet objet de mes plus cheres complaisances, ce favori pour qui je sacrifiois tout, parut se rallentir, & respecter les mutins, de crainte d'être envelopé dans la révolution qu'ils ménageoient, (belle leçon pour les cœurs généreux & les ames tendres,) j'eus pitié de sa foiblesse. Le dépit n'eut aucune part à mon refroidissement ; mais n'étant pas en état de me secourir, mes autres sujets pâles & tremblants n'ayant pas plus de ressource ; je cedai pour un tems à l'orage, & je rompis tout commerce avec lui. Cet égard politique rétablit l'ordre petit à petit, & ramena tout à son devoir.

A peine avois-je réparé le désordre qu'entraînérent les troubles intestins, que j'eus à soutenir une guerre encor plus dangereuse. Entre les ennemis dont nous avons à nous deffendre, il est deux sœurs que nous redoutons, surtout par les ravages qu'elles font, & les marques qu'elles laissent de leur fureur inexorable. La cadette quoique d'une moindre réputation que son aînée, & plus petite qu'elle, est pour nous la plus terrible ; parce qu'elle s'attache à persécuter nos possessions les plus distinguées. Cette cruelle ennemie de la beauté, jalouse de ma gloire, crut trouver peu de résistance après l'assaut que je venois d'essuyer, & voulut profiter de cette circonstance pour triompher sans peine. Dans le tems que je m'y attendois le moins, elle fondit sur moi à la tête de ses troupes qu'elle divisa du premier jour par une marche forcée. Avec la moitié de son monde elle assiégea en arrivant le Pavillon Spheriq oval, & emporta les ouvrages extérieurs, après une courte résistance. De l'autre elle forma plusieurs camps volants, qui par leur disposition avoient une libre communication entre eux, & fit approcher par pelotons des troupes à portée de mon Palais, où elle se flattoit d'avoir des intelligences. Dans cette extrémité j'assemblai le Conseil de guerre que je trouvai à demi vaincu par la frayeur d'une irruption aussi prompte. Chaque membre disputoit avec chaleur, & ne resolvoit rien. Les uns étoient d'avis d'inonder l'ennemi, au risque de submerger le país ; d'autres pensoient

qu'il suffiroit pour le chasser de lâcher la grande écluse : plusieurs vouloient acheter la victoire par des torrens de sang ; quelques-uns propofoient la voye des négociations & croyoient qu'il falloit offrir un tribut ; mais perfonne ne se chargeoit d'exécuter.

Cependant les bombes que l'on jettoit fans cefse, avoient mis le feu dans une infinité d'endroits, l'embrasement gaignoit de proche en proche. L'allarme étoit fi chaude, le défordre étoit fi grand qu'on n'aportoit prefque aucun obstacle, & qu'on ne cherchoit fon falut que dans une fuite honteufe. La déroutte devint générale. Mon premier Miniftre fit une sortie, & battit la campagne pour effayer en ralliant quelques troupes de faire face à l'ennemi, & de lui difputer le terrain pied à pied ; mais fes exploits, n'aboutirent qu'à diminuer mes forces. Il fallut ceder le plat país à ces hôtes barbares qui comme des Scithes féroces se nourriffent de chair humaines ; ravitailler à la hâte les places qui pouvoient tenir le plus, & m'enfermer avec mes meilleurs effets dans mon Palais où je refolus de mourir plutôt que de me rendre.

J'augmentai la garnifon de tous les fecours qui se présentèrent, & dans les exhortations que je lui fis, en la pourvoyant du néceffaire, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit fortifier fon courage, animer fa bonne volonté, & lui inspirer de l'intrépidité. Les affurances cordiales qu'elle me donna de se défendre jufqu'à l'extrémité, me rendirent un peu plus tranquille, & firent naître cette douce efpérance que l'on faifit fi avidement dans les occafions périlleufes.

Nos efforts se portèrent d'abord à éteindre le feu que ces incendiaires avoient mis par tout. Un travail conftant ne connoît point d'obftacles, nous en vinmes à bout avec nos feules troupes auxiliaires. Tout le monde étant refté dans le devoir, & notre vigueur à repouffer leurs affauts, les ayant rebutés ; ils negligèrent quelques postes importans dont on se faifit, & où l'on fçût se maintenir. Ce fut un coup de partie ; parce qu'ayant coupé leur communication, on put les inquiéter avec avantage. Tous leurs partis étoient enlevés dès qu'ils ofoient paroître ; les vivres leur manquoient, plus de fourage à faire à caufe de la grande fêcheresse qui survint ; la défection s'en mêla, (c'est la fuite néceffaire d'une mauvaife difcipline dans une armée mal pourvûë ;) enfin ils furent contraints de lever le fiége, & de se retirer.

On ne chercha pas à troubler leur retraite, ils eurent le tems de la faire. Nous ne nous occupâmes qu'à combler les tranchées, nettoyer les fossés, réparer les brèches, & effacer les vestiges de leur cruauté dans les endroits où ils avoient campé. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour ; mais les bons réglemens, le grand soin, l'économie, & l'exacte discipline achevèrent de dissiper mes allarmes & les dangers que j'avois courus, je ne songeai plus qu'aux moyens de les éviter à l'avenir.

Un point essentiel au Gouvernement est la connoissance de l'humeur & du naturel de la nation qui compose l'Etat. Mes sujets étoient d'un tempérament si différens, de sentimens si contraires, que de jour en jour leur conduite devenant embarrassante, mon premier Ministre crut que la Religion seroit un moyen pour les plier, pour les réduire & pour les amener au même but.

Sans elle, disoit-il, comment les rendre capables d'ordre, de respect & de soumission ? comment les appliquer à des objets convenables à leurs différentes prétentions, & à leurs intérêts respectifs ? comment les entretenir dans cette modération prudente, dans cette harmonie nécessaire à la société ? quel sera le motif de leur ambition & de leurs desirs ? il avoit raison ; ces réflexions étoient de bons sens. Je lui permis donc de faire au sujet de la Religion les réglemens, & de prendre les mesures qui lui paroïtroient les plus justes, sans vouloir l'instruire de la mienne, dont les principes étoient déjà enracinés dans mon ame. J'étois bien sûr de l'inspirer, & de le subjuguier lui-même tôt ou tard ; mais je le craignois pour lors ; la revolte à laquelle il s'étoit prêté avec trop de complaisance, m'avoit indisposé contre lui.

Il avoit un frere appelé *Mentegiù*, garçon de beaucoup de mérite, qu'il consulta sans doute, je ne courois aucun risque. Il auroit été à souhaiter pour moi qu'il ne se fut jamais décidé que par ses conseils ; mais il le méprisoit par ses lenteurs à déduire, par ses précautions à inferer, & par ses scrupules à conclure. D'ailleurs il étoit si foible, & d'un tempérament si délicat, qu'il se refusoit volontiers à un travail assidu.

Nasirola sa sœur étoit une impertinente qui me contrarioit ouvertement. Mon antipathie pour elle dure encore. Triste, jalouse, elle condamnoit tous les plaisirs donc j'osois m'occuper sans elle. Exacte, sévère ; les moindres négligences étoient critiquées, ses remontrances étoient perpétuelles. Fièr,

indépendante, elle s'étudioit à balancer mon pouvoir, & à se former un empire, en avilissant le mien. Prude, scrupuleuse ; elle étoit esclave d'une bienfiance, & s'y livroit avec affectation, pour peu qu'elle fût en vogue. Si j'eus sçû la part qu'elle avoit aux méfures que l'on prit, j'aurois tâché de les rompre, car je ne pouvois la souffrir ; mais comme la mode prend sur nous facilement, & qu'il est d'usage d'instruire les Déeses de mon espèce, & leur suite ordinaire des préjugés de leur famille, je me laissai conduire sans répugnance avec la mienne dans un séjour consacré à la piété, où la superstition donnoit des leçons à plusieurs Divinités comme moi.

Il fallut se plier au-dehors à ce qu'on exigeoit, écouter des commentaires ténébreux sur des mystères impénétrables, assister à des cérémonies puériles que la fantaisie humaine a multiplié à l'excès, essayer d'embrasser des règles impossibles à la nature, se mépriser soi-même, respecter des fots, mortifier les appétits, renoncer aux plaisirs, aimer la douleur & les souffrances ; étoient les maximes sur lesquelles on appuyoit tous les jours, & qu'on nous animoit à suivre par l'étalage des récompenses magnifiques, réservées aux disciples soumis, & par la description des châtimens terribles destinés aux rebelles.

Moins persuadée qu'entraînée par l'exemple, je me contraignis si bien que j'en imposai aux surveillantes, & qu'on me crut dévote. Je n'étois pourtant qu'hipocrite. Mon Vicaire par des préceptes plus naturels, par des instructions plus palpables, me donnoit des lumières bien différentes, qui me dédommageoient en secret de la contrainte où je vivois. Ses talents me rendoient au moins supportables, des lieux inaccessibles aux voyageurs, où sans cela tout m'auroit peint l'ennui avec les couleurs les plus sombres.

Le Commerce étant le seul moyen de faire fleurir mes Etats, il étoit important de me former au travail qu'il exige pour me rendre capable dans la suite d'un négoce considérable. Quelques simples que soient les formules d'un marché, elles ne sont pas indifférentes. Il est bon de se les rendre familières. Un mouvement de sympathie, une situation de hazard, un je ne sçai quoi décide quelquefois d'un traité ; mais souvent une heureuse conclusion dépend de l'effort qu'on a fait pour donner le branle à cette sympathie, pour rendre la situation touchante, & animer le je ne sçai quoi.

Nous n'avions toutes que les mêmes effets à négocier. Nul échange à faire, nos marchandises étoient les mêmes ; cependant nous pouvions

acquérir de nouvelles lumières & augmenter nos découvertes sur la façon d'étaler ces marchandises, sur l'art de les faire valoir, & sur mille autres points aussi essentiels. Je ne voulois rien négliger pour devenir habile, ainsi le tems des réserves passé, je ne me contraignis plus. Je me communiquai librement ; je formai des liaisons qui auroient eu l'air d'amitié, si j'en eusse été susceptible ; j'eus des confidences que je payai par d'autres, sans demeurer en reste sur les ouvertures que l'on me faisoit, je mis à proffit mes réflexions, & je m'instruisis assez pour contenter les curieux à la première occasion.

Parmi les exilées qui n'étoient pas la dupe des pieuses momeries, je contractai plus d'habitude avec une appelée *Demichoigs* : elle m'apprit bien-tôt que les Vicaires n'étoient pas la seule ressource qu'imaginait le plaisir ; plus âgée que moi, de beaucoup d'expérience, & d'un mérite rare, elle communiquoit volontiers le talent singulier qu'elle avoit pour lui.

Après plusieurs bagatelles officieuses, & quelques petits soins que nous cherchions à nous rendre ; un jour me trouvant seule au jardin, Qu'il me tardoit, dit-elle, de vous parler sans témoin de mon inclination, charmante Inciolino. Faite pour les plaisirs, ne puis-je vous donner du goût pour eux ; les momens où vous héfitez d'en prendre ne sont plus pardonnables, il est tems de leur rendre hommage, Ce qu'ils exigent est si doux ! ma tendresse ne vous refusera aucunes lumières. Ne croyez-pas, continua-t-elle, en souriant, que mon amitié ressemble à celle que nous contractons ici les unes avec les autres. Triste, froide, & languissante, ce n'est qu'une liaison que le désœuvrement & la nécessité de se voir forme ordinairement, au lieu que l'agrément, la douceur & la vivacité, feront le caractère de la mienne, si vous voulez que le plaisir en serre les nœuds.

Mon panchant à prévenu le votre, lui répondis-je, en la caressant ; je sens bien, généreuse *Demichoigs*, que le charme secret qui m'attache à vous n'est pas produit par une amitié ordinaire, & je vais m'y livrer avec tout l'empressement qu'excitent la curiosité & l'envie de s'instruire. Quelques plaisirs domestiques ne m'ont pas donné beaucoup d'expérience. Je suis trop heureuse que vous m'ayez jugé capable de profiter de vos leçons & de votre complaisance. Un attachement éternel suffira-t-il à vous marquer ma reconnaissance ?

Ah gardez vous bien, reprit-elle, de vous attacher jamais constamment, je vous aime trop pour vous laisser prendre d'abord une aussi méchante habitude. Tant que nous nous amuserons, & que nous n'aurons rien de mieux, passe ; je ne vous en promets pas davantage, moi ; sçachez belle Inciolino, que tout attachement n'est qu'un commerce où l'amour propre, l'intérêt & le plaisir se proposent quelque chose à gagner, sans l'un ou l'autre de ces objets, point d'affaire. Vous les réunirez sans doute un jour ; mais que ce bonheur ne vous arrête pas de manière à vous en tenir là, & à vous faire échaper des plaisirs nouveaux qui se refusent à la constance. Loin de combattre des mouvemens qui nous ramènent trop à nous-mêmes pour pouvoir nous occuper long-tems des autres, saisissez le premier instant de dégoût pour vous retirer sur votre profit ; pourvû que ce soit sans éclat & avec les ménagemens qu'on se doit, vous gagnerez toujours à changer d'amant, quand vous les choisirez avec prudence.

Je croyois, repliquai-je, que la constance étoit une vertu que l'on devoit s'efforcer d'acquérir, & que c'étoit au contraire ce trop grand amour de soi-même, & notre légèreté naturelle que nous devons combattre ; mais je conçois qu'une pareille violence étant ennemie du plaisir, & que notre victoire n'étant pas possible, ce seroit trop risquer, puisque nous combattrions à pure perte. Cependant les amants, suivant la foible idée que j'en ai, se défieront d'un caractère volage, ou ne s'engageront pas de bonne foi ; cette réputation d'inconstance doit les rendre si rares qu'il n'y aura pas à choisir, & qu'il faudra se jeter par la tête du premier étourdi, ou bien s'en passer.

Votre raisonnement est juste, répartit-elle, mais votre idée ne l'est pas. Vous suposés qu'un amant fait des réflexions, comme si l'amour lui permettoit d'en faire. Un penchant aveugle qu'inspire la nature, ne consulte pas la raison, & n'annonce pas un discernement que l'on doive redouter. Travers d'esprit, caprice dans l'humeur, défaut de caractère, vice de cœur, rien ne l'arrête ; parcequ'il ne s'apperçoit de rien, dès qu'il est bien enflammé. Il est vrai que son ardeur n'est pas longue ; mais c'est l'avantage dont je parlois.

Se rencontrer, se plaire, s'aimer, se le dire, se jurer une tendresse & une fidélité inviolable ; voilà par où l'on débute. On s'examine ensuite, on se connoît, on se déplaît, on se dégoute, on se quitte, & l'on fait un nouveau

choix. Il est vrai encor que ce choix à ses difficultés. La satisfaction de s'entendre louer finement par exemple, ne doit pas tenir contre l'intérêt, & celui-ci doit toujours avoir la préférence sur le plaisir.

Ah Ciel ! m'écriai-je, peut-on sacrifier l'esprit & la jeunesse à l'opulence, qui n'auroit pas le sens commun..... oui, ma Reine, interrompit-elle vivement, oui, si l'on étoit prudente. Le plaisir par-là se ménageroit des ressources, dont on ne connoît l'utilité que lorsqu'elles manquent. Mais croïez-vous après tout qu'un amant spirituel soit si désirable, plus soupçonneux qu'un autre ; il est plus incommode, plus clairvoyant, il est plus à charge, plus artificieux, il est plus habile à nous tromper, & il n'y manque guères.

Qu'importe, lui dis-je, ma bonne, il n'y a pas de honte à être trompée de quelqu'un, & il y en a, ce me semble, à se défier de tout le monde ; c'est donner mauvaise opinion de son cœur. L'erreur favorable à l'objet que nous aimons, notre sécurité sur son compte, sont plus capables de reveiller & de fortifier la tendresse que de nous avilir à ses yeux.

Mais voilà le sentiment tout pur, dit-elle en riant, oh défaites-vous de cela ? il n'est plus à la mode, je vous en avertis. Un amant borné qui est tout à ce qu'il fait & ne regarde que devant lui, convient cent fois mieux ; en tout cas il faut en user avant de le prendre, & l'essayer comme on fait la monnoïe dont on se défie ; pour peu qu'on ait d'expérience, on n'est pas embarrassée de la pierre de touche. Sans cette précaution, on seroit trop souvent la dupe d'une affaire.

Comment, répondis-je d'un air surpris, ce seroit commencer par où l'on doit finir, à ce que je crois..... Que vous êtes simple ! reprit-elle ; souvenés-vous que des rigueurs trop longtems affectées nuisent plus à notre réputation que des faveurs accordées promptement. Moins la résistance est longue plus on évite de tendres étourderies, que le public n'échape point, de contraintes mystérieuses qui n'imposent à personne, de fausses décences dont le monde se mocque, & de mauvais discours que chacun interprète. Ne vaut-il pas mieux abrégier le chemin qui conduit aux plaisirs, que de le rendre long & difficile par des détours pénibles & dangereux.

Je ne puis me figurer interrompis-je, qu'une amoureuse imprudence soit si dangereuse. Quoi la résistance si propre à picquer les désirs, la contrainte, le

mistère, l'inquiétude secrète, les peines & les embarras dont vous parlés, n'auroient aucunes douceurs, & ne feroient pas des degrés nécessaires pour arriver aux plaisirs ?

Toujours du sentiment, repliqua-t-elle, vous êtes étonnante ! votre erreur là-dessus me feroit trembler, si je n'étois persuadée que vous ignorés la nature de ceux dont je parle : vous serés de mon avis quand vous les connoîtrés.

Dans l'instant ma vigoureuse compagne débarrassant mon Temple des voiles qui l'offusquoient, en parcourut les avenuës précédées de son Vicaire, & me mit en situation de ne rien dérober à sa curiosité. Chaque chose étoit l'objet d'un éloge qui ne finissoit pas. Quelle blancheur éclatante, s'écrioit-elle, que les colonnes sont fermes & polies ! chere *Inciolino*, que vous êtes charmante ! on diroit que tous les amours ont pris soin de vous embellir. Que ce bosquet est bien planté ! que ce portail est beau !

Il faut convenir que son Vicaire malgré la grosseur de ses dimensions, étoit plus agile que le mien, il sembloit que tous les appartemens lui fussent familiers, & qu'il les connut de longue main. Rien ne résista à sa vivacité, il se fourra par tout, il donna par tout des marques de son intelligence, & me força bien-tôt de livrer mon ame au plus tendre égarement. Dès que ma bonne s'aperçût de l'ardeur avec laquelle je m'abandonnois au désordre qu'inspire la volupté, elle introduisit par degré à la place de son Vicaire, un Sacrificateur aveugle, une Idole obéissante qui suivit les mouvements qu'elle lui prescrivoit. Place ? place ? dit-elle, en écartant de toute sa force les colonnes déjà ébranlées ; il faut achever ton sacrifice mon petit cœur, & que ton hommage soit complet. Courage ! tu ne meurs pas de plaisir friponne ! ah ! ah ! le voilà au pied du sanctuaire où l'amour dispense ses graces, & répand ses faveurs.

Elle me dit encore mille choses qu'il me fût impossible d'entendre. Mes espions étoient sourds, mon Chancelier béguéyoit à peine, mes Gardes baignés de volupté ne distinguoient plus rien, un charme inconnu m'avoit plongée dans la plus douce yvresse, toutes les facultés de mon ame étoient suspenduës, je nageois dans un torrent de délices.

Mon trouble un peu dissipé, j'arrachai cette figure inanimée qui venoit de me pénétrer. Malgré sa grande simplicité, je l'aurois mesuré, retourné, &

confidéré, si ma nouvelle gouvernante, occupée à côté de moi, n'avoit fixé mon attention. Les mouvemens qu'elle se donnoit me parurent furieux, son agitation épouvantable. Dans une situation à peu près pareille à celle qu'elle m'avoit fait prendre, excepté que la séparation de ses colonnes étoit entière. Je crus qu'elle vouloit briser & démolir son Temple par les secouffes dont elle l'accabloit. Armée d'une machine de guerre qu'on auroit prise pour un bélier, elle frappoit à si grands coups, que l'édifice en devoit être ébranlé jusqu'au fondement. L'enluminûre de ses Dames d'honneur, la langueur de ses Gardes, la fréquence de ses soupirs me firent approcher avec une sorte d'inquiétude, comme pour l'empêcher d'exécuter son dessein. Viens, me dit-elle, d'une voix presque étouffée, viens juger des plaisirs par les transports qu'ils procurent, viens les aider à me combler des plus grands biens, oui, bon, redouble ! ah Dieux ! j'expire.

Ce fut pour me rassurer apparemment, qu'en perdant la parole elle glissa son Chancelier à travers les barrières du mien, & qu'elle m'embrassa autant qu'elle pouvoit le faire ; en tout cas un grand soupir me persuada que je n'avois rien à craindre pour ses jours.

Eh bien, continua-t-elle, en rétablissant le désordre où elle étoit, que dites-vous de mes preuves ? elle tenoit encore son bélier ; croyés-vous à présent que l'idée d'un plaisir qui nous égale aux Dieux du premier ordre, puisse faire place à des réflexions, qui le retardent & que notre ame qui en est pénétrée vacque à des soins qui pourroient l'en distraire. Ce n'est pourtant que l'esquisse du tableau, la copie imparfaite de l'original, l'image fictive du vrai bonheur. Je ne serai plus inquiète de votre façon de penser, quand vous aurés réalisé le plaisir.

Deux Argus respectables qui venoient peut-être de prouver la même thèse, s'étant approchées l'empêchèrent de poursuivre, & de me donner les éclaircissémens que je désirois sur les meubles amufans qui disparurent à leur arrivée ; mais elle ne tarda pas de me mettre au fait de ce que je voulois sçavoir, & de m'apprendre bien d'autres choses que je n'ai point oubliées. C'étoit un fond de doctrine inépuisable.

L'étude continuelle de son systême avec les preuves précipita la cérémonie d'un sacrifice sanglant qu'une Divinité céleste, dans le goût de *Moloch*, exige de nous tous les mois. Quoique ce culte religieux soit assujettissant, nous le rendons volontiers ; c'est la marque d'un regard favorable de la

Déesse qui ne fertilise que les terres arrosées du sang qu'elle fait couler. Grace à la prévoiance & aux leçons de mon amie, je m'en acquittai avec la dévotion, l'attention, & la propreté nécessaire. Ce fut par ses conseils que je mis dans ce tems-là mes bois en coupe réglée.

Je ne sçais si les exercices de cette chere *Demichoigs*, furent aperçus, ou si quelques écolières furent indiscrettes ; mais elle disparut tout d'un coup sans me donner de ses nouvelles ; je l'ai retrouvée depuis quelques années aussi amusante & aussi complaisante ; les momens que je passe avec elle, sont à présent les plus doux de ma vie ; je ne l'aimois pas moins alors, son départ me chagrina, & me détermina d'autant plus vîte à quitter un séjour où je m'ennuyois, pour aller fournir une carrière intéressante, qui fera le sujet des autres parties de mon Histoire.

Fin de la première Partie.

PONCETTI.

SECONDE PARTIE.

LA Curiosité, cette passion avide, n'étoit point satisfaite des connoissances & des lumières que je venois d'acquérir ; le desir de les augmenter étoit un peu plus vif, parce qu'elle croyoit en démêler l'objet. Cette envie de sçavoir n'est regardée comme une maladie, que par les ames foibles, la mienne auroit été bien fâchée d'en guérir. Placée où je l'ai dit au commencement de cette Histoire, un éclaircissement qui auroit mis fin à des recherches dont elle se faisoit une occupation amusante, auroit été pour elle un anéantissement véritable. Cette ardeur perpétuë des mouvemens qui nous sont propres ; par conséquent l'inquiétude qu'elle cause a pour nous des douceurs réelles.

Pour féconder la vivacité de ses intentions, il fallut prendre des précautions avec tout l'Etat. Sans le secours duquel je me ferois inutilement prêtée aux desirs qu'elle m'inspiroit, & pour que l'Etat ne me refusa rien & agit de concert par la suite, il fallut assurer sa tranquillité par des Règlements hipocrites, qui en satisfaisant l'ambition des Grands, en flattant le préjugé des petits, & en ébloüissant les sots, fixassent en même tems la Police extérieure du Royaume.

On commença par la Religion, moyen ordinaire de séduire la multitude, qui se mesure & se met à niveau de ceux qu'elle imagine, penser comme elle. *Nasirola*, dont on avoit suivi les décisions, se chargea de les faire exécuter. Cette Prude matrone qui tranche aussi de la Déesse, comme étant fille de Jupiter, à ce qu'elle dit, comptoit sans doute sur la docilité que j'affectois & sur celle que j'inspirerois aux autres ; mais ayant chargé ses

Ordonnances de trop de minuties, & se montrant inexorable aux moindres transgressions, il arriva que sans m'en mêler, les Loix devinrent inutiles, & qu'à la fin personne ne voulut les suivre.

Perfuadée que j'y avois mis obstacle, & furieuse du peu de respect que l'on avoit pour son autorité, elle fit tous les efforts pour balancer la mienne, & se promit bien de marquer son opposition à toutes mes volontés. Le plaisir étoit le seul Dieu que j'adorois ; je ne connoissois de péchés, par rapport à moi, que la tristesse ou l'indolence, & par rapport aux autres que l'inconstance & l'indiscrétion. Ma tolérance étant entière, chacun avoit la liberté de penser à sa fantaisie, & d'agir en conséquence ; nulle chicane sur la morale. Telle est la force des principes que la nature a pris soin de graver elle-même, tout le monde y soucrivit, & les édits de la fille de Jupiter furent mis au rang des vieux almanachs.

Ceux concernants le Commerce eurent plus de succès ; je suis trop intéressée à leur exécution pour n'y pas tenir la main, quoiqu'ils fussent son ouvrage, sauf à me rendre la maîtresse de passer pardessus les dispositions qui m'étoient contraires, ou de les éluder par de fausses gloses, & par des interprétations tirées par les cheveux ; c'est la coutume. Les avances que je fus obligée de faire pour négocier, me forcèrent à des emprunts qui me servirent de prétexte pour publier un règlement, sur lequel je ne la consultai point, & que je fis passer malgré les efforts féditieux.

Je ne manquai pas dans le préambule de grossir les besoins de l'Etat, d'enfler les dépenses que j'avois faites pour en soutenir la gloire, & celles que j'étois résoluë de sacrifier pour attirer la considération des étrangers, afin, disois-je, d'augmenter autant qu'il seroit possible les égards qui m'étoient dûs. Je declarai à tous les ouvriers, artisans & manœuvres du Royaume, que, pour les corriger de la paresse & de l'intempérance, deux vices auxquels ils sont assez sujets, je voulois qu'ils déposassent chaque jour, chez un receveur commis à cet effet, la moitié de ce qu'ils gagneroient, sauf à retrancher la moitié de leur nourriture ; ce qui les forçant de travailler & d'être sobres, étoit un moyen préférable à tous ceux que l'on m'avoit proposé, & plus propre à remplir mes vûes avec la promptitude nécessaire.

Grands débats au Conseil à ce sujet. L'on ne put refuser d'entendre *Nafirola*, ennemie perpétuelle de mes résolutions ; son avis qu'elle laissa sur le bureau étoit conçu en ces termes à peu près.

Le souverain Conseil *de la belle Poncetti*, doit faire attention que ses sujets sont nés libres, & qu'ils ne doivent pas être traités comme des esclaves, puisque leur essence n'est pas différente de la sienne.

Que la puissance qu'elle s'attribuë n'existe qu'autant qu'ils sont dociles & soumis, n'ayant de titres que leur consentement, prêté à condition qu'elle en useroit à leur avantage, & non à leur préjudice.

Que la domination ne peut s'étendre au-delà des bornes que les Loix naturelles & fondamentales lui prescrivent, par lesquelles la propriété des biens dont elle dispose arbitrairement, lui est interdite ; Loix, à l'autorité desquelles elle ne peut se soustraire, & qu'elle ne peut mépriser comme elle fait, sans manquer aux devoirs les plus essentiels d'une place où elle doit faire le bien seulement, & contribuer par la modération à la félicité de ses sujets ; loin de prétendre que leur misère & leur servitude doivent flatter son orgueil & sa mollesse.

Que les revenus du Domaine excèdent la dépense ordinaire, & que les frais auxquels l'engagent ses nouveaux sacrifices à la lune, ne sont pas assez considérables pour établir des impôts exorbitans qui arrachans aux ouvriers le fruit de leurs sueurs & de leurs veilles, les exposent à mourir de faim. Ignore-t-elle qu'elle ne peut-être à son aise qu'ils n'y soient, & que leur abondance, fait réellement la sienne ?

J'espère de la fermeté du Conseil que mon opposition sera fécondée, & qu'il ne souffrira pas que la substance du peuple qui demande tant de ménagement, soit convertie en quolibets & en bijoux, toujours prête à être répanduë en faveur du Vicaire & de ses adhérents, & devienne la proie du dérèglement & de la débauche.

La belle Poncetti me croit son ennemie, parceque je m'oppose à ce qui nuit à la véritable gloire, & que j'envisage autrement qu'elle le bonheur de son état. En vain elle préfère des flatteurs indiscrets qui lui présentent toutes sortes de viandes, à des medecins prudens qui ne lui permettroient que des mets salutaires. La régence dévoluë au rang que j'occupe, & les soins que je lui dois, m'obligent d'éclairer son administration, de veiller à ses vrais intérêts, & de la garantir des écueils, d'autant plus attentivement que le Pilote est yvre, & que les matelots sont endormis.

J'abrège cette déclamation, parcequ'elle n'a pas le sens commun, & parce qu'elle ne servit à rien. Elle étoit trop outrée pour faire impression à des gens raisonnables qui connoissent les droits de la souveraineté, & qui sçavent bien qu'on ne résiste pas à mon empire à l'âge où j'étois ; aussi ne puis-je que me louer de l'affection avec laquelle on se porta à exécuter mes Ordonnances ; les seuls brodeurs à l'éguille me mirent dans le cas en moins d'un an de ne me refuser aucun meuble à la mode, & de disputer de propreté & d'ornemens avec tous mes voisins.

Malgré la foule de Courtisans dont ma Cour étoit pleine, j'étois sans affaires pendant ce tems-là ; je voulois connoître l'amour, *Nafirola* m'en avoit fait un monstre dangereux, tandis que mon *Demichoigs* me l'avoit dépeint comme un enfant que les ris & les jeux accompagnent. *Mentegiù* m'avoit persuadée qu'un Négociant ayant plus à cœur son propre intérêt que celui d'autrui, ne me convenoit pas mieux qu'un voyageur qui n'est qu'un oiseau de passage ; j'avois donc résolu d'attendre un adorateur capable, lorsque le hazard, ou plutôt le Dieu qui fait aimer, m'en présenta un, tel que je le désirois.

Si un véritable désordre annonce une grande dévotion, je dus me flatter que *Clavilord*, c'est le nom qu'il portoit, seroit un adorateur parfait. Sa timidité ne me parut point ridicule ; comme elle rassuroit la mienne dans une circonstance importante & qu'elle flattoit mon orgueil, je lui en sçûs bon gré. Ce n'est pas une petite satisfaction pour nous que de porter le trouble, fût dans le cœur d'un novice.

Quoique ses discours se sentissent de l'embarras où il étoit, il me loua d'assez bonne grace, pour se faire estimer ; mais ses louanges eussent-elles été cent fois plus obscures, l'explication que leur prêtoit le goût que j'avois déjà pour lui, leur auroit été avantageuse. Je désirois trop vivement pour n'en pas augmenter le mérite.

Cependant pour m'assurer tout-à-fait de ses sentimens, je fis montre d'incrédulité & de modestie. Je lui dis que sçachant me rendre justice, je ne prendrois des complimens qu'il me faisoit, que ce qui pouvoit me convenir, ce qui les réduisant à peu près à rien, devoit le dégoûter de la peine qu'il prenoit. *Clavilord*, continuai-je, vous êtes plus poli que sincère ; vous croyés comme ceux de votre âge, qu'il faut trouver mon espèce jolie, & que le sçavoir vivre exige que vous l'assurés de l'impression qu'elle fait ; mais je

me déffie plus qu'une autre de ces fortes de discours que la flatterie empoisonne, & je vous avertis que je sçais les réduire à leur juste valeur ; ainsi....

Votre défiance est trop injuste, interrompit-il, avec agitation, vous êtes faite, *divine Poncetti*, pour justifier les plus brillants éloges ; je ne doute pas que les connoisseurs ne vous aient tenu le même langage ; mais j'ose vous protester que de tous ceux qui ont pris cette liberté aucun n'en a été mieux persuadé que je le suis.

Vous êtes connoisseur ! repliquai-je, tant pis vraiment, je vous soupçonnerai bien davantage de n'être pas de bonne foy si vous continués de décider si favorablement sur mon compte. Vous auriez grand tort, répondit-il, je ne puis me tromper dans le jugement que je porte, c'est le cœur qui me le dicte, la décision est infaillible ; je puis vous assurer que vous êtes adorable, parce que je sens que je vous adorerais toute ma vie.

Malgré le plaisir que me fit cet aveu, j'hésitai un moment de répondre. Je craignois de commettre ma gloire en voulant accélérer mes plaisirs. Quelques libres que nous soyions de préjugés, nous devons quelquefois respecter ceux d'autrui ; il falloit résister au moins pour l'honneur de la victoire que je lui ménageois ; je me retranchai donc à douter.

Je ne suis pas assez vaine, lui dis-je, pour me flatter d'inspirer un sentiment pareil ; mais je suis assez défiante pour croire qu'il pourroit être l'effet d'un caprice, d'un goût frivole, qu'un même instant voit naître & s'évanouïr... Votre erreur est cruelle, repliqua-t-il, c'est par l'ardeur la plus vive, & la plus constante que je veux la dissiper, *belle Poncetti* ; permettez qu'en vous rendant tous les hommages que vous méritez, je vous oblige à penser plus équitablement de vous & de moi ; je me flatte d'y parvenir bientôt, persuadé que je ne verrai rien qui me plaise davantage, & que vous ne trouverez personne qui vous aime mieux.

Il ne lui fut pas difficile de vaincre une défiance que l'impétuosité de ma compléxion m'empêchoit d'opposer. Il mettoit tant de vivacité dans ses complaisances, la tendresse étoit si naturelle, les soins étoient si vrais qu'il me parut touché nonobstant l'intérêt que j'avois de le croire. S'il m'examina à son tour, il n'eut pas de peine à s'apercevoir combien ses progrès étoient rapides.

Tout ce qui m'éloignoit de lui m'ennuyoit à la mort ; son retour me donnoit mille impatiences, dont le moindre retard augmentoit l'inquiétude ; sa présence rappelloit sur le champ la vivacité & l'enjouement qu'il avoit interrompu. Quand je l'apercevois sans être prévenuë, j'étois saisie d'un treffaillement agréable suivi d'une langueur involontaire ; s'il venoit à disparoître, mes Gardes restoient immobiles, & se fixoient dans l'endroit où ils l'avoient perdu de vûë. Mes Ministres alors tomboient dans un désœuvrement total, & rêvoient sans sçavoir pourquoi. *Nafirola* n'avoit pas le mot à dire, les plaisirs que je m'exagerois, lui troubloient la cervelle, mon agitation lui étoit nouvelle ; les feux dont je me sentoais brûler, m'étoient inconnus, comment auroit-elle expliqué des mouvemens que je trouvois moi-même inexplicables ?

Plus j'ai réfléchi dans la suite à cette situation, plus je me suis convaincuë que ce sentiment, ou plutôt cet instinct aveugle & cette fantaisie indépendante sont des Loix dictées par une intelligence supérieure, auxquelles il n'est pas possible de résister, qu'elles sont nécessaires au bien général de l'Univers & préférables aux idées distinctes du préjugé qui leur est contraire. Qu'on vienne après cela nous reprocher de criminelles foibleffes.

On a beau dire, le respect nous ennuye. Je commençois à trouver les préliminaires bien longs. Je reprochois secrètement à *Clavilord* de n'avoir pas profité de ces doux instants, où livrés à nous mêmes, les sens d'intelligence sont toujours prêts à se réunir pour nos plaisirs. J'avois reçu ses caresses avec des transports qui devoient enflammer les siens, & lui donner l'idée de la volupté que j'adorois. Je ne lui avois pas encore pardonné d'avoir pris le change sur une fausse retenue que mes Gardes démentoient en toute occasion ; lors qu'enfin il sçût mériter sa grace, en profitant de celle qui se présenta.

Echauffée par des desirs que le badinage de mon Vicaire entretenoit ; sans ajustemens que ceux qui m'étoient nécessaires pour relever les graces naïves dont j'étois pourvûë, étendue sur un lit de gazon dans un cabinet assez sombre & toujours verd par l'humidité d'un ruisseau qui mouilloit les bords de cette solitude ; j'en considérois les flots, qui tantôt sembloient se disputer à qui répandroit le frais plus promptement, & qui tantôt paroissant se calmer, s'aplanissoient pour retracer les images dont ils étoient surpris ; quand

Clavilord parut. Dieux que ce mortel étoit séduisant ! que de noblesse dans son maintien, que d'ame dans son action !

Il s'étoit mis ce jour là avec plus de goût que de magnificence. Ses cheveux noirs presque sans poudre & noués galamment, lui donnoient un air d'affurance que je ne lui avois pas encore vû. Le tein brun, animé des plus vives couleurs, les yeux noirs & pleins de feu, la bouche agréable & bien meublée, la plus belle jambe du monde, son amour & le mien ; étoit-ce assez ?

Serés-vous toujourns inexorable, dit-il en se prosternant au pied du gazon où j'étois, adorable *Poncetti* ; ne vous lasserés-vous pas de donner tant d'amour sans en prendre ! m'aimez-vous enfin ? puis-je espérer de vous avoir rendu sensible à l'ardeur dont mon ame se consume ?

Oüi je vous aime ; lui dis-je tendrement, cet aveu me coûteroit trop à retenir, & doit céder à la satisfaction que j'ai de vous avoir inspiré une passion si vive ; mais fera-t-elle durable ? *Clavilord* ! me feriez-vous repentir de n'avoir pas assez combattu le goût que j'ai pour vous.

Ah ! ne doutez pas de mon cœur, reprit-il, je chéris trop ma flamme pour ne la pas conserver, & vos charmes doivent vous répondre de ma confiance. Je cesserois de vous adorer ! continua-t-il, en se précipitant sur moi avec l'intrépidité la plus séduisante, je renoncerois plutôt mille fois à la lumière qu'à mon amour.

Je me deffendois par contenance d'une entreprise qui n'avoit pas l'air de devenir respectueuse, j'interrompois par habitude les fréquentes stations qu'il faisoit au repofoir, dont il avoit ôté les fleurs, comme s'il eut été jaloux de la place qu'elles occupoient ; je lui laissois baïser par distractions les compagnons du Vicaire, & le Vicaire même encore chargé des parfums du Temple qu'il venoit de parcourir. Tout devoit l'instruire de mon égarement.

Poncetti, me dit-il en soupirant, chere *Poncetti*, que manqueroit-il à mon bonheur, si vous le partagiez, vous m'aimés... Quand le soupir qui m'échappa, d'accord avec le sien, & sa main que je ferrai pour toute réponse, ne l'auroient pas persuadé qu'il disoit vrai ; mes Gardes qui le fixoient avec toute l'expression que donnent la tendresse & les desirs, l'auroient suffisamment éclairé : eh ! qu'aurois-je pû lui dire, l'amour

m'avoit imposé silence ; en pareil cas on ne l'exprime jamais mieux qu'en perdant la parole.

Mais de quels feux mon ame ne fut-elle pas embrasée ! quel trouble délicieux, quel désordre dans tous mes sens aux transports furieux qui l'agitèrent dans ce moment ! j'eus beau les partager avec la complaisance dûë à notre mutuelle dévotion ; cette chere Idole ne put se placer sur l'autel qu'elle se destinoit.

Je le vis ce Dieu de Lampsaque, ce Héros charmant, les obstacles qu'il trouva dans son chemin avoient enflé son courage, de manière que le respect n'étoit pas le moindre sentiment qu'il imprimoit. Loin de paroître abattu par la honte d'un combat inutile, une douce fierté regnoit sur son front, & les pleurs qu'il répandoit étoient moins une marque de foiblesse que celle d'un noble dépit.

Clavilord fût de son excuse, en effet elle étoit admirable, paroissoit encore plus intrépide. Occupé de la gloire qui l'attendoit, il se reprochoit tous les instans qui ne tendoient pas à augmenter le trouble dont il étoit enchanté. Pour moi loin d'une décence qui pique moins les plaisirs qu'elle ne les corrompt, je livrois mes Etats sans restriction & soumettois tout au vainqueur ; mais sa flamme n'avoit pas besoin de cette ressource ; & les beautés les plus séduisantes du païsage, ne l'arrêtoient que parce qu'il ne pût leur refuser les éloges & les carésses.

Ah *Clavilord*, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, mon cher *Clavilord* ayez pitié de moi. Je suis... je suis perduë sans remission, arrêtoz je vous en conjure... *Clavilord* écoutez-moi donc ? voulés-vous que j'expire, cruel ! mes prières furent inutiles ; plus il trouvoit de résistance, plus sa conquête lui devenoit précieuse & l'animoit à la victoire. La difficulté le rendit implacable, & rien ne l'arrêta, pas même le cry que je pouffai, dernier effort d'une victime mourante, qui annonça ma défaite & son triomphe. Dieux ! disoit-il, Dieux ! vos ravissémens sont moins doux ! enivrée alors de mon bonheur, l'excès du plaisir suspendit mon action par une convulsion subite, & *Clavilord* fut comblé de gloire. Je voudrois pouvoir rendre raison de l'état où j'étois ; mais comment l'expliquer ! ceux qui le connoissent me devineront s'ils veulent, les autres imagineront une parenthèse de ma vie, ouverte & fermée par la volupté.

Si la dévotion pour la plus part des hommes est une oisiveté déguisée, une occupation languissante où le cœur sans mouvement ne prend aucune part ; c'étoit le contraire à tous égards pour mon adorateur. Son activité n'avoit point de relâche, ses prières étoient ardentes, & son cœur dans un attendrissement continuel ne connoissoit qu'une effusion salutaire qu'il trouvoit dans des exercices que sa piété ingénieuse lui faisoit pratiquer sans ménagement. Voilà, n'en déplaise aux hypocrites du siècle, la seule véritable dévotion.

Si cette ferveur eut continué, mon sort étoit divin ; je ne me serois étudiée qu'à ranimer la confiance par les artifices qui sont en usage ; mais je fus outrée du relâchement de la morale au bout de quelques mois ; n'étant point accoutumée à un événement qui n'est pourtant que trop ordinaire, je n'écoutai qu'un sot orgueil, qui me fit envisager comme une démarche avilissante celle où j'étois obligée de me justifier d'un reproche mal fondé qu'une ennemie lui avoit suggéré. Cette mauvaise opinion qu'il prit de moi, étoit une première faute que je devois lui pardonner en faveur de sa bonne conduite ; c'étoit une foiblesse que mon propre intérêt devoit excuser. Malheureusement j'étois de la nature de ces plantes qui séchent sur le pied, & meurent, si elles ne sont arrosées ; je regardai son refroidissement comme un crime impardonnable.

Je connois à présent le danger qu'il y a d'être si facile à écouter, si prompte à croire, si rigoureuse à exiger, & combien on doit se défier des mauvais discours. Si j'avois fait réflexion qu'une rivale jalouse a l'esprit de travers, qu'elle ne voit rien que du mauvais côté, qu'elle ramasse tout ce qu'elle entend, & qu'elle confond tout ce qu'elle ramasse, parce qu'elle veut nuire à toute force ; je ne me serois pas embarrassée de redresser les idées de *Clavilord*, & je l'aurois conservé malgré la mauvaise volonté des curieuses ; mais j'étois sans expérience, *Mentegiù* ne m'assistoit jamais, & j'étois broüillée avec *Nafirola*. Je rompis donc avec lui sans ménagement, & je le mis dans l'affreuse nécessité de haïr ce qu'il aimoit peut-être uniquement.

Ce n'est que l'habitude du commerce qui fait découdre avec prudence, au lieu de déchirer brusquement. C'étoit mon premier traité, il n'est pas étonnant que j'ignorasse les précautions qu'on devoit prendre pour le rompre. Grace à mon étourderie, je sçais qu'en pareil cas, l'éclat est la chose du monde qu'on doit le plus éviter ; que s'il est funeste à l'un des associés, il

est honteux pour l'autre, & nuit également à tous deux par les soupçons d'inconstance, de bizarrerie, & d'injustice qu'il fait naître dans les esprits. Il est assez triste de se dédire par sa conduite, sans se charger encor de l'impertinence & de la bassesse qu'il y a à condamner tout haut le choix qu'on a fait. Ce qui me rassure, c'est qu'on ne peut exiger que la jeunesse agisse sur des principes contraires à la vanité & aux plaisirs qui la décident, & que j'étois plus jeune qu'un autre. Par-là le reproche d'ingratitude tombe encor. La bonne opinion qu'on a de soi persuade toujours, que la grace qu'on nous fait, n'est qu'une justice qu'on nous rend, comme les présens dont on nous accable, ne sont que des dettes dont on s'acquitte.

Je n'eus pas le tems d'examiner, si mes mauvais procédés, & les outrages que je prodiguois à *Clavilord*, étoient un amour déguisé ; l'empressement de son successeur le bannit sans le moindre mouvement de resipiscence.

Fervieto étoit un dévot de réputation, un voyageur distingué, dont le commerce auroit mis en crédit la plus misérable boutique. Plusieurs Temples à la mode rétentissoient de ses louanges ; heureux celui où il portoit son offrande. Ce Blondin parfumé ne connoissoit point d'obstacles. Telle résistoit à l'étalage de ses manières engageantes, qui bien-tôt ébloüie du brillant de son jargon étoit subjuguée par sa libéralité.

Quoique prévenuë contre les voyageurs, je me jettai dans les bras de celui-ci. Sa naissance flattoit ma vanité, ses richesses réveilloient mon intérêt, sa réputation assuroit mes plaisirs. Nulle difficulté sur les clauses de notre traité ; il n'avoit pas de tems à perdre, ni moi non plus. Il me dit qu'il m'aimoit beaucoup, je le crus : nous connoissons la valeur intrinsèque de ces mots-là ; ils signifient autant une envie de sacrifier que toute autre déclaration moins cavalière & plus ingénieuse. Ennemi du mystère, de la contrainte, & de toutes les délicatesses importunes ; il fallut, pour me l'attacher, penser comme lui, & suivre son exemple sans délai. Vous ne vous plaindrez pas, lui dis-je, des précautions que je prends pour assurer notre commerce ; je vous aime dans l'instant que vous le désirez, & cet aveu ne vous coûte rien à obtenir ; que dirés-vous de cette facilité ?

Que vous êtes vraie, répondit-il ; c'est une vertu de plus dans le caractère, & du bon ton. J'aurois été furieux d'une résistance ou plutôt d'une grimace qui est du dernier ridicule, même en Province ; vous en auriez été la dupe, ma petite Reine : car ne gémissiez-vous pas les premières des chagrins & des

peines que vous faites effuyer ? oüi fans doute, repliquai-je ; mais quoiqu'on s'imagine que ce qui coûte peu, ne vaut guères ; dès que je ne puis me débarrasser des peines dont vous parlés, que je ne vous en garantisse en même tems ; vous devés au moins pour la moitié me tenir compte de la façon dont je les abrège.

Vous avés raison, reprit-il en souriant, c'est tout simple. Je sens toute la reconnoissance que je vous dois, ajoûta-t-il, en appuyant sur mon pupître que j'avois laissé découvert ; j'en suis comblé, & je vous persuaderai que vos bontés me sont plus précieuses que vous ne pensés, je sçais comme on les merite vis-à-vis d'un aussi bel enfant.

Croyés-vous que ce soit ainsi, interrompis-je, en le repoussant, car il commençoit de s'occuper sérieusement. Vous n'êtes pas assez économe des tendres gradations qui conduisent aux plaisirs ; trouvés bon que je les ménage moi... finissez ? je vous prie, ne voulés-vous devoir qu'à vous-même un bonheur dont l'amour seul est le maître ? qu'il soit accordé, & non ravi s'il vous plaît, que ce soit une grace de ma part & non une victoire de la votre... finissez donc ? *Fervieto*, en vérité vous ne me respectés guères. Le respect ! mon Ange, oh ! le respect est un fat, dit-il, en s'occupant toujours, je vous aime trop pour vous traiter si mal.

Je voulois lui demander l'explication d'une distinction aussi singulière, & le forcer de convenir que les faveurs d'un certain genre ne perdent rien de leur mérite pour être attendües, quand on est sur que la tendresse ne tardera pas de les amener ; mais il fut impossible à mon Chancelier de continuer la conversation, *Fervieto* glissa le sien au-delà même des barrières, & l'amusa si long-tems que ses fonctions devinrent inutiles, quand il eut la liberté de les faire. Egarée, perduë, noyée dans les plaisirs, mon ame attentive aux douceurs que répandoit la volupté, ne me permit pas de songer à autre chose, & il en profita de manière à satisfaire sa dévotion.

A peine fut il revenu de son égarement, qu'il m'accabla de caresses & d'éloges. La variété & l'agrément dont il les assaisonna, dissipèrent tous mes griefs, & m'engagèrent fans réflexion à me prêter au badinage, & à la plaisanterie qu'il y mêla. Convenés, dit-il, mon petit cœur que les cérémonies sont des formalités ridicules à plusieurs égards, & qu'on n'a jamais mieux fait que de les bannir d'un commerce comme le notre ; vous m'avés quelque obligation, fans vanité, d'avoir passé par dessus ; je vous ai

fauvée par-là, de petits détails que vous auriez échappé, & que vous auriez été fâchée de paroître ignorer.

Point du tout, répondis-je, vous vous trompés mon cher ; l'ignorance sied si bien en pareille occasion, que plus on est instruite, plus on affecte de ne rien sçavoir, & je n'aurois eu garde d'être mortifiée d'une chose qui doit me faire valoir auprès d'un connoisseur comme vous. Mais n'est-il pas étonnant qu'au lieu de vous justifier d'une aussi brusque témérité, vous vouliez vous en faire un mérite.

Si les minuties dont je parle, repliqua-t-il, sont de bienfiance & d'usage, vous devés me sçavoir gré de vous avoir épargné le soin de les remplir. Au reste pourquoi voulés-vous que je me justifie dès que je ne suis point coupable. Comment friponne ? vous m'aimés, dites-vous, & quand je veux en acquérir une preuve, qui est de convention, vous me traités de téméraire ! moi, qui vous adore, & qui veut vous en persuader ! tandis qu'insensible, ajouta-t-il, à l'ardeur que vous inspirés, je puis me plaindre de votre indolence, de votre froideur, de votre immobilité, vous cherchés à détourner ce reproche par une querelle d'Allemand ; le tour est parfait.

Il feroit bien singulier, repris-je en riant, que je fusse dans mon tort ; vous verrés qu'au lieu d'accorder, il falloit offrir, n'est-ce pas ? auriez-vous été satisfait ? non interrompit-il, en se saisissant tout d'un coup des colonnes de mon Temple, qui par ce mouvement s'ouvrit de soi-même, non ; si vous n'aviez fécondé mon amour & partagé mes transports, il est clair que mon bonheur eut été imparfait, & que mes scrupules eussent subsisté, mais vous les dissipés, *Poncetti*, de mon ame, continua-t-il, en arquant derrière soi les bases de la colonade qu'il soutenoit encore, je n'aurai que des actions de graces à vous rendre, & je ferai content.

Il dût l'être en effet ; tout le monde féconda ses pieuses intentions ; mes Gens par les plus forts embrassemens, les Gardes par la plus douce langueur, les Dames d'honneur par l'incarnat le plus vif, mon Chancelier par les noms les plus tendres, par l'air le plus pur, les soupirs les plus animés ; le país même s'y intéressa, les petites montagnes par leur gonflement & leur agitation, les grosses par leur souplesse & leur agilité ; & les autres possessions par leur douceur & leur bonne contenance.

Quels momens grands Dieux ! quels délices ! plus *Fervieto* enchanté de son yvresse me communiquoit de flammes, plus je lui rendois de plaisirs. Nos soupirs confondus, nos expressions étouffées, notre égarement, notre délire, tout peignoit le désordre de nos âmes errantes, qui sembloient par leurs transports vouloir s'échanger mutuellement ; tout nous fit goûter ce que l'amour fait sentir de plus doux à des cœurs vivement pénétrés de son pouvoir suprême.

Nous nous oubliames si parfaitement dans cette occasion, & nous primes si peu de précaution dans celles qui lui succédèrent, que nous fumes aperçus en certaines attitudes sujettes à critique. *Fervieto* eut beau prêcher qu'on ne devoit point avoir honte d'une action juste en elle-même, fondée sur des principes de droit naturel, & appuyée par des décrets immuables, & qu'il falloit se moquer des discours d'un peuple imbécile & extravagant ; je ne pouvois alors penser comme lui. L'idée de la pudeur & de l'honnêteté, lui disois-je, vient, à ce que dit *Nafirola*, d'un sentiment de la nature qui ne s'efface point, & que l'on ne viole point impunément, je l'en croirois assez.

Préjugé d'éducation, interrompit-il, *Nafirola* ne sçait ce qu'elle dit, ce sentiment n'est rien moins que naturel. Non seulement les animaux dont l'instinct nous peut servir d'exemple, ne le connoissent pas, comme vous le voyés tous les jours ; mais plusieurs peuples dans le monde l'ignorent totalement, & ne cherchent jamais les ténèbres pour vacquer à cet exercice religieux ; ils ne sont à couvert que par leur innocence.

Préjugé tant qu'il vous plaira, répondis-je, dès qu'il est suivi par les nations qui ont le plus de politesse, il est dangereux de le choquer, il n'est pas permis de le heurter de front.

Croyés-vous, repliqua-t-il, que les peuples dont je parle, parce qu'ils s'écartent moins des règles de la nature, sont plus barbares que ceux, qui par l'étendue de leur connoissance, ou plutôt par une vaine subtilité, ont multiplié les Loix de la bienfiance & de l'honnêteté ? vous seriez encor dans l'erreur. Je ne trouve pas moi qu'il soit dangereux de détromper les hommes à cet égard ; pourquoi leur taire une vérité avantageuse ? n'est-ce pas leur rendre service que de les délivrer d'un joug d'opinion & d'habitude ? on n'a pas toujours regardé cette nation de travers, ajouta-t-il, puisque la Justice l'a souvent ordonné, & la fait pratiquer sous ses yeux ; on avoit apparemment d'autres idées de la pudeur en ce tems-là. Il seroit bien à

souhaiter, desqu'elles suivent les impressions d'une mode arbitraire, qu'elles fussent rectifiées, en sorte que nous vissions clair sur les choses qu'une vieille coutume nous envelope ; on n'achetteroit pas chat en poche, & l'on ne feroit pas tant de mauvais marchés.

Je ne ferai pas l'Apôtre de cette belle reforme, repartis-je ; cependant quoique vous puissiez dire, je suis fâchée qu'on nous ait vû ; non que le soin de ma réputation m'embarasse, ni que je trouve quelque satisfaction dans la bonne opinion d'autrui ; mais j'aime ma tranquillité & je redoute les tracasseries que *Nafirola* pourroit me faire. Je devinai juste, elle souleva tout le monde contre moi. On fut assez hardi pour me placarder par des libels aussi vifs que ceux de ce fameux satirique, qui obligeoient les gens à se pendre, & mes courtisans m'épargnèrent moins que les autres.

Tel est le débordement d'un siècle corrompu ; chacun hors de sa sphère se lasse de son emploi, & ne s'occupe que de soins étrangers. De-là cette multitude d'écrivains licentieux qui s'imaginent que l'irréligion des Grands, la sottise des petits, l'injustice des uns, & la vanité des autres, sont des prétextes legitimes à leur mauvaise humeur. Le parti le plus commode est de se mettre au-dessus des mauvais discours, & de les mépriser ; je le suivis avec cette hardiesse imposante que l'on traita d'effronterie si l'on voulut, je m'en mocquai, & *Fervieto* continua sans tiédeur jusqu'à la fin de son séjour.

J'eus plusieurs affaires après son départ, qui me donnerent beaucoup d'occupation ; leur uniformité me les fera passer sous silence. La dernière me fit changer de nom, mais non pas de conduite, comme on va le voir dans la troisième Partie.

Fin de la seconde Partie.

CASSONE.

TROISIEME PARTIE.

MON culte étoit florissant. Sans inquiétude sur une dévotion que le partage rendoit plus continuelle & moins dangereuse ; je goûtois les charmes de ma situation dans une abondance & une sécurité parfaite. Assez dissimulée pour me plier aux différens caractères des adorateurs, & des négocians avec qui je traitois en même tems ; assez adroite pour leur déguiser les caprices auxquels j'étois sujette ; aucun d'eux ne s'appercevoit des secrettes préférences, par le soin que je prenois d'entretenir leur zèle en général, & de flatter leurs interêts en particulier avec les distinctions les moins équivoques ; j'étois fêtée, adorée, comblée.

Mais tel est le sort des choses de ce monde, leur élévation annonce leur chute ; le destin ne les laisse parvenir à un certain point de grandeur, que pour les en précipiter avec plus d'éclat. Je me vis tout d'un coup réduite à *Stafievo*, qui n'avoit pas assez de ressources pour négocier ailleurs, & forcée malgré son délabrement & sa misère, de continuer un commerce dont je faisois tous les frais ; les autres disparurent à l'aspect des Gardes qui s'étoient battus, & des Dames d'honneur que la querelle avoit fait pâlir d'effroi.

La suppression des hommages périodiques, l'extravagance de la cuisine, le soulèvement des Officiers, l'inquiétude du Chancelier, qui n'avoit de goût pour rien ; l'ébranlement de ses barrières, le gonflement douloureux des petites montagnes, l'acroissement de leur sommet rembruni & garni de fraises nouvelles ; l'assoupissement, le chagrin & la mauvaise humeur des Ministres furent autant de signes qui les persuadèrent que le Sanctuaire de mon Temple étoit fermé, que le magasin étoit rempli, & que leurs offrandes

étoient inutiles. *Stafievo* seul prit soin de la boutique ; & quoi qu'il eut moins contribué qu'un autre à la gloire dont j'étois comblée, il consentit de la partager dans l'espérance de se rendre le maître & de disposer d'un fond qui étoit pour lui un objet intéressant.

Nafirola étoit trop en colère pour juger des choses équitablement, & pour ne pas les envisager de travers. Au lieu de me complimenter sur le succès de mon négoce, & le bonheur de mon acquisition, elle trouva mon aventure deshonorante, & me fit de vertes remontrances. J'eus beau faire valoir la nécessité du commerce, la force de l'habitude. La fatalité de l'événement, l'irrévocabilité des Loix du destin, le deffaut de notre liberté, les attraits de notre dévotion, & le pouvoir du Dieu qui l'inspire ; il fallut céder, & adopter les idées que *Mentegiù* s'avisa d'approuver.

Ce qu'on appelle vertu, disoit-il, n'est, il est vrai, qu'une règle de convention & d'opinion ; mais cette règle une fois établie, vous ne pouvés vous en éloigner sans troubler l'ordre de la société, & sans être blamable ; dites tant que vous voudrés que la Loi par laquelle on juge de la vertu ou du vice, n'est autre chose que la fantaisie de quelques particuliers qui n'ont pas eu la puissance & l'autorité d'astreindre le reste des hommes à penser comme eux ; le principe contraire a trop de partisans pour être contrarié. L'approbation & le blâme de nos voisins, sont des motifs qui obligent à se conformer aux maximes qu'ils suivent.

Si j'avois résisté, & que j'eus refusé de me prêter aux arrangemens que *Nafirola* & *Mentegiù* prirent en cette occasion, j'aurois aliéné tous les esprits de mon Royaume. Plus occupés du présent que des conséquences à venir, ils prétendirent l'un & l'autre qu'une alliance me seroit avantageuse, en ce qu'elle mettroit ma réputation à couvert. Les Grands soumirent donc mes Etats à des Loix étrangères, & s'obligèrent par serment à les entretenir conformément à ce qu'elles prescrivoient, sans prévoir les inconvéniens qui resulteroient d'une pareille union ; ils crurent qu'il suffiroit de satisfaire au préjugé, & que dans le cas où j'étois, des nœuds bisarrement assortis ne devoient pas les arrêter. A force de me répéter qu'en associant à l'Empire un misérable tiré de l'esclavage, qui ne se conduiroit que par moi, & qui suivroit toutes mes impressions, je serois toujours la maîtresse des délibérations, & que je gouvernerois comme à l'ordinaire ; ils me persuadèrent, enforte que je consentis à tout ce qu'ils voulurent. L'agrément d'un Sacrificateur dont je

croïois pouvoir dispofer à ma dévotion décida fans doute de ma complaifance. Si j'avois pû prévoir, combien j'aurois à décompter, je me ferois bien gardée de ratifier un traité auffi ridicule. Que m'en auroit-il coûté d'être affichée de nouveau ? qu'avois-je à ménager ? mais il falloit remplir ma destinée, & connoître l'adverfité dans toute fon étenduë pour jouïr dans la fuite d'une meilleure fortune avec plus de tranquillité.

Le tems arriva où la victime que le plaifir avoit enfermée dans le Sanctuaire de mon Temple, devoit paroître pour travailler à fon tour à exécuter les deffeins de la Providence. Semblable au renard affamé, qui après s'être trop raffafié, ne pût sortir par l'endroit où il étoit paffé ; elle avoit pris tant d'embonpoint que la *Tremenedo* malgré les précautions à graiffer les gonds de toutes les portes, eut mille peines à favoriser l'émission, ce qui la mit en fi grand danger qu'on fut obligé de l'initier fur le champ fans autre cérémonie.

Les geftes de cette vieille Sibille, les paroles qu'elle marmota à voix baffe ; quelques grains de fel qu'elle plaça myftérieufement ; les différentes libations d'eau & de vin, m'auroient fait croire qu'elle vouloit renouveler le sacrifice que l'on faifoit autrefois à la Déesse *Muta* pour conjurer & éloigner la médifance en faveur du nouveau fujet que l'on vouloit garantir pendant fa vie des traits calomnieux ; mais, ayant remarqué la grande attention que je portois à cette opération ; elle m'affura que quoique la pratique ne fût pas fi ancienne, l'objet en étoit plus férieux & plus falutaire.

Elle donna enfuite tous les foins pour faire repiquer le marbre, rechercher les pavés, réchauffer les murs par de bons enduits ; elle-même empaffela les rideaux, lava les peintures & emploïa tous les secrets de fon art pour réparer le Temple de fon mieux. Si les lotions ne rétablirent pas les chofes comme elles étoient auparavant, ce qui étoit impoffible, au moins les mit-elle en état de m'acquérir le nom qui m'eft refté.

Ce Grec fameux qui donna des Loix à *Lacedemone*, nous connoiffoit mieux que bien des Legiflateurs, qui malheureusement pour nous, n'ont pas penfé comme lui. Il ne permettoit aux *Spartiates* d'exécuter leur traité d'union, qu'à la dérobee. Ils vivoient féparés, & il falloit que l'amour prit la peine de les réunir. Que de rufes ingénieufes ce Dieu ne fournisfoit-il pas à ceux qui prenoient fes confeils, & quel autre étoit confulté ? de-là ces feux, cette ardeur renaiffante que la contrainte fçavoit entretenir parmi les

affociés. On ne s'éloignoit jamais qu'en prenant des mesures pour se rapprocher ; on se quittoit avec peine, on se revoyoit avec plaisir. Il poussa si loin la sagacité d'esprit, qu'un vieux Sacrificateur prêtoit à son voisin, sans le moindre scandale, l'Autel qu'il ne pouvoit desservir ; comme il étoit loisible au jeune négociant dégoûté de sa boutique, de se pourvoir ailleurs, & le bénéfice de la Loi, étoit réciproque.

Je n'étois pas faite pour jouir d'un bonheur aussi grand. Dès que *Stafievo* se crut paisible possesseur de mes Etats, il oublia les obligations qu'il m'avoit. D'autant plus orgueilleux de sa fortune qu'il la méritoit moins, il s'empara de toute l'autorité avec une hauteur que je trouvois insupportable, parce que *Nafirola* la favorisoit. Son intérêt satisfait, & les raisons de politique qui m'avoient déterminé ne subsistant plus ; on conçoit combien nous devons nous être à charge l'un & l'autre, la reconnaissance n'agissant pas sur lui, l'inclination ne prenant rien sur moi, & l'habitude ayant retranché nos desirs.

Pour me venger de ses froideurs, je voulus pratiquer la coutume de *Sparte* ; mais il n'avoit jamais osé parler de *Lycurgue* ; la garde doubla, les verrous se multiplièrent, & semblable au Chinois qui bat son Idole en l'accablant d'injures, les mauvais traitemens ne me furent point épargnés. Tel est l'effet de ces Loix tyranniques inventées par la Discorde ; telle est la source de cette affreuse jalousie, la plus détestable passion qui puisse affliger le genre humain. Celle de *Stafievo* ne pouvoit être médiocre, puisqu'elle provenoit autant de la défiance de soi-même, que de celle qu'il avoit de moi, & que ces mauvaises opinions n'étoient pas sans fondement. Il se doutoit que n'étant point aimé, parcequ'il n'étoit pas aimable, le culte Chinois me revolteroit, & que pour m'en dédommager, je prendrois le premier adorateur qui se présenteroit. Que d'inquiétudes & de tourmens pour se garantir d'un mal d'opinion ! quelle manie d'avoir en horreur la coëffure *d'Amathée*, que l'abondance accompagne. Un chasseur que la soif presse, se défaltère à la première fontaine, sans s'informer si d'autres l'ont fait avant lui, & sans trouver mauvais qu'ils suivent son exemple. Comme l'arbre d'or de la Sibylle que l'on pouvoit ébrancher sans courir risque de le diminuer ; souffrons-nous le moindre déchet en nous communiquant, n'y gagnons-nous pas au contraire ; si les Législateurs qui ont restraint le culte de nos Autels à la desserte d'un seul Sacrificateur souverain, avoient jugé des choses par des

principes généraux, & par des idées univerfelles de juftice & de perfection, nous ne ferions point entrées dans le partage des biens fur lefquels on conferve une propriété directe, & nous aurions été mifes au rang de ceux que l'on poffede par *indivis* ; mais qu'y faire ? ce que je fis, eft-ce qu'en pareil cas toute autre fait avec fuccès.

La liberté eft le plus précieux avantage de notre être ; auffi fe concilie-t-elle tout le monde. Malgré la mode du païs, on détefte volontiers les tyrans qui y donnent atteinte. Tout ce qui m'approchoit à quelque titre que ce fût, s'intéreffa à ma fituation, & m'aida de fon mieux à jouïr d'un privilège que la nature rend fi cher. Mais à peine avois-je goûté les charmes d'un commerce clandestin, que le fort qui me perfécutoit, voulut combler ma difgrace, en m'en faifant éprouver les dangers ; ils font prefque inévitables par la difficulté de connoître les négocians avec qui l'on traite.

Pafferuti fort attaché à une Dame de Naples que les François, difoit-il, y avoient amené, & qui s'y étoit renduë célèbre par les plus brillantes conquêtes ; voulut me faire faire connoiffance avec elle, dès les premiers infans de la notre ; je ne refiftai point à des emprefsemens qui me parurent naturels, & je la reçûs avec toute la politeffe dont j'étois capable. Ses complaiffances & les careffes voluptueufes me subjuguèrent d'abord, je m'y livrai de la meilleure foy du monde. Mais quelle fut ma furprife ! lorfque je m'apperçus au bout de quelque tems, par le défordre épouvantable qu'elle occafionnoit, que c'étoit la fœur aînée de ma plus cruelle ennemie. On fe fouvient de la guerre que j'eus à foutenir dans ma jeunefle, contre la cadette qui m'avoit attaqué à force ouverte. Celle-ci pour mieux fixer & affurer fon ufurpation, n'employa dans le commencement que la rufe & l'artifice ; elle fe contenta d'agir foudrement par le moyen du traître qui négocioit pour elle, & qui ne la fervit que trop bien ; & elle ne manifesta fa mauvaife volonté qu'après que *Stafievo* que le caprice me ramenoit quelquefois, s'en fut perfuadé comme moi.

Qu'on s'imagine fi l'on peut la colère d'un jaloux que la raifon autorife. C'étoit fait de moi, fi je n'eus trouvé le fecret de me dérober aux tranfports de la fureur. Mais finiffons un recit dont les détails ne feroient pas agréables ? il fuffit de dire que m'étant réfugiée chez un magicien fameux, aux enchantemens duquel les Dieux fe prévoient fans réfiftance, & qui menoit entre autres le fils de *Maïa* à la baguette, je me déffis par fon fecours

d'une hôtesse incommode qui avoit juré ma perte, & dont *Stafievo* ne put venir à bout. Sa mort mit fin à notre malheureux traité, me sauva de la honte d'un instrument forgé par Vulcain, ceinture maudite qui eût été la première condition de notre racommodement, & me fit rentrer dans tous mes droits.

Je n'aurois pas été surprise de quelques traits échappés à la malignité dans une occasion où il semble permis de se donner carrière. Le premier mouvement de qui voit tomber quelqu'un, est de rire & de s'en moquer ; mais après avoir commercé avec le secret, & les précautions qui dépendoient de moi, m'imputer un mauvais marché, me rendre pour ainsi dire responsable de l'événement, & me condamner avec les plus indignes qualifications, c'étoit une injustice si criante, que je me serois broüillée avec le genre humain s'il m'avoit été possible : j'étois à plaindre, & puis c'est tout. Car pour me reprocher de m'être exposée à un péril, que je conviens être manifeste, il falloit avoir oublié qu'on ne résiste point aux Dieux, & que celui des plaisirs est le plus puissant, que nous ne sommes pas libres, comme je l'ai déjà dit, d'agir ou de ne pas agir ; puisque notre complexion, notre constitution naturelle est un obstacle qui s'oppose toujours à notre élection, & détruit par conséquent cette indifférence de choisir ou non, qui produit la liberté ; il falloit ne pas penser à la force d'une habitude affamée que l'abstinence irrite, & dont elle augmente le poids, à la nécessité & à la douceur de se venger d'un Sacrificateur froid ou débile qui s'applaudit d'un repos outrageant, en un mot, il falloit être incapable de réflexion pour me blâmer comme on le fit.

Quelque sensible que je fusse à cette injustice, mes chagrins cédèrent à la satisfaction de disposer de moi, & d'exécuter mes fantaisies, sans que *Nafirola* s'en mêla & se fit écouter. Asservie à mes volontés elle obéissoit enfin, ou tout au moins me faisoit-elle grace de ses remontrances, ce qui étoit équivalent.

Le tems d'une retraite lugubre, prescrite par la coûtume, à l'honneur de *Stafievo* étoit fini ; on avoit poussé jusqu'au bout les grimaces convenables malgré la tristesse & l'ennui qui les suivent, & dont j'étois seule la victime, mon crédit étoit tombé, & les ressources de la jeunesse notablement diminuées, je n'espérois pas de le relever si-tôt, lorsque *Biladure* à qui mon commerce ne parut pas aussi avilissant qu'aux critiques amers, qui venoient d'en faire une peinture effroyable, & persuadé qu'une étroite

correspondance avec moi le mettroit à la mode, me confia les affaires & son éducation. Je me hâtai d'autant plus vîte à conclure mon marché, qu'il se soumit de bonne grace aux clauses que je dictai, & qu'il me parut propre à remplir les obligations. Sa jeunesse & sa figure annonçoient une dévotion mâle & nerveuse, son peu d'expérience, & la douceur de son esprit, garantissoient la confiance que j'avois lieu d'espérer, & j'étois sûre de le rendre constant par mes libéralitez. Un Sacrificateur à gages a toutes les douceurs d'un Sacrificateur en titre sans en avoir les inconvéniens. J'eus, avant de l'admettre quelques enfances à détruire, quelques préjugés à combattre, quelques défauts à corriger ; ce furent autant de préliminaires qui ne sont pas sans agrément, & je ne perdis rien pour attendre. Sa reconnoissance l'emportoit même si loin dans le commencement, que j'avois peine à la lui faire modérer, & à le rendre plus économe. Il regardoit les petits détails, les tendres gradations comme des minuties indignes de l'arrêter. Son ardeur impétueuse ne lui permettoit pas de s'amuser en chemin, il frapoit au but, & bien-tôt rentrant dans la carrière qu'il fournissoit avec la même rapidité, il ne songeoit en accumulant victoire sur victoire, qu'à s'élever au rang des Dieux.

Lorsqu'il se contenta d'être exact & que les œuvres surrogatoires furent retranchées, mille questions sur lesquelles il falloit l'instruire, remplissoient les momens de relâche que prenoit sa dévotion ; plusieurs m'embarassèrent, que j'écludai de mon mieux ; mais je ne pus refuser à ses instances les éclaircissimens qu'il me demanda sur le fond de notre caractère, & sur les moyens de nous plaire.

Il est impossible, lui dis je, de vous satisfaire précisément ; chaque passion à ses attitudes particulières, & toutes nous agitent tour à tour si différemment, qu'on ne peut démêler celle qui nous domine ; c'est ce qui fait que notre caractère n'est point développé. L'affectation d'ailleurs nous fait mentir depuis les pieds jusqu'à la tête, enforte que nous ne paroissions jamais ce que nous sommes en effet. L'inégalité, la bizarrerie, le caprice qui alliègent l'espèce humaine, sont chez nous comme dans leur centre, pour peu que la sévérité & la complaisance, la vivacité & la langueur, la douceur & l'emportement s'en mêlent & varient leurs mouvemens ; nous ne nous ressemblons plus d'un moment à l'autre, nous sommes une énigme indéchiffrable.

Je croyois répondit-il, qu'il n'y avoit de différence entre les belles que celle des traits & des agrémens, & que quand on en connoissoit une dans le fond, on les connoissoit toutes. Non, non, repris-je ; quoique l'amour du plaisir, l'envie démesurée de se distinguer & de plaire, le dépit secret de n'être pas préférée, soient essentiels à notre constitution, & que tout le monde sçache qu'ils en font nécessairement partie ; tant d'autres passions ajoûtent à celles-ci, elles y répandent des nuances si délicates, nous nous déguifons si bien, qu'il est impossible de fixer le caractère qui nous est propre. Tel a crû nous connoître après nous avoir étudié toute la vie dans un cercle distingué, qui s'est vû à la fin trompé par une Grizette dont il a été la dupe.

Faute de pénétration apparemment, interrompit-il, car il me semble qu'un homme d'esprit doit bien-tôt sçavoir à quoi s'en tenir. Point du tout, repartis-je, on se défie d'un homme d'esprit, il distinguera bien la voluptueuse de la délicate, la tendre de l'emportée, la spirituelle de la moins pénétrante, voilà tout l'avantage qu'il aura. Si vous supposés qu'ayant affaire à quelque innocente qui n'auroit pas l'art de se masquer, il pourra la démêler aisément, vous vous tromperés encore. La nature ne refuse à aucune de nous l'esprit qui lui est nécessaire pour arriver à son but, & l'on ne trouve point d'Agnés assez sotte pour rester court. Je conviens que plus nous avons d'esprit plus nous avons de facilité à rendre nos bizarreries respectables, & à cacher nos artifices ; mais sçachez *Biladure* que la plus ignorante a pour cela une provision d'intelligence qui n'est jamais en deffaut, & que la sagacité la plus vive n'est pas capable de lui donner le change.

Provision d'intelligence tant qu'il vous plaira, reprit-il, si j'avois bien resolu de vous connoître par exemple, vous avec toute votre finesse, croyés-vous que je n'en vinssé pas à bout ? Je n'ai jamais prétendu me dérober à votre pénétration, repliquai-je, je ne suis pas dans le cas de dissimuler avec vous, encor moins de redouter vos lumières ; car plus vous me connoîtés, plus ma vanité sera satisfaite ; mais mon exemple est inutile ici ; il s'agissoit de contenter votre curiosité sur notre caractère en général ; que vous importe la connoissance que vous croyés avoir du mien en particulier ? je ne vous conseille pas d'en tirer des conséquences par rapport aux autres. Ce que je puis vous dire, c'est que vouloir nous deviner, n'est pas le moyen de nous plaire.

Vous rendez, dit-il, l'entreprise sérieuse : je commence à croire qu'il y auroit de la présomption à se flatter de réussir : en effet, si quelqu'un dans des mers inconnues, vouloit sans une sonde à la main, naviguer à travers mille écueils, il s'exposeroit à un naufrage certain ; & à moins que le hazard ne le favorisât, il auroit toutes les peines imaginables de s'en tirer.

Oùi, mon ami, lui répondis-je, oùi, vous croyez badiner. Pour vous rendre des hommages qui soient de notre goût, il faut le connoître auparavant, sans quoi l'on court risque de ne pas nous servir à notre gré ; si l'on nous plaît sans cette connoissance, c'est par un pur effet du hazard. L'amour, il est vrai, leve quantité d'obstacles, & avec ce Dieu l'on peut tout tenter ; mais pour être aimé, il faut être aimable ; voilà le point. Notre bizarrerie quelquefois dispense de cette qualité, n'importe, c'est le moyen le plus universel pour réussir avec celles qui ont le sens commun.

Ce point-là, interrompit-il, n'est pas si aisé ; ne semble-t-il pas que l'on acquiert cette qualité là sans difficulté. Assurément poursuivis-je, rien n'est si facile, écoutez-moi ! notre imagination nous prête des graces que nous n'avons pas ; flattés cette erreur ? aidés à nous tromper ! loués sans ménagement ? nous sommes toujours la dupe des louanges qu'on nous donne, parce que nous sommes persuadées que nous les méritons. Sans défiance de notre conduite, sans précaution pour l'éclairer, que votre jalousie ne soit qu'un témoignage circonspect de la crainte où vous êtes de nous perdre. Tendres, soumis, empressés ; cherchés à nous ramener par des soins, & non par des murmures ? respectés nos inégalités ? adorés nos caprices ! vous serés aimables. Ennuyées de ce que nous possédons, passionnées pour ce que nous n'avons pas, satisfaites notre goût ? approuvés-le ? prévenés-le, s'il est possible. Quelque présomption que nous ayons sur notre beauté, nous redoutons les charmes d'une rivale, fussent-ils au-dessous des autres ; decriés-là ? saisis l'endroit foible & propre à l'attaquer, frondés sa conduite pour donner du relief à la notre ; en un mot, fâchés vous plier à toutes nos passions, & variés-les à notre fantaisie, c'est le secret de vous rendre aimables, & de nous plaire par conséquent ; si vous êtes amusans sur tout.

Encor une condition, s'écria-t-il ? mais comment la concilierés-vous avec ce que je vous ai oùi dire ; vous m'avez appris qu'on n'étoit jamais moins

amufant que quand on vouloit le paroître ; en vérité, vous dites tout ce que vous voulés.

Je ne me dédirai pas repartis-je. Un plaifant qui a force de machine voudroit rejoüir une compagnie de gens fenfés, vrais & modestes, perdroit fon tems, & n'auroit aucun rieur de fon côté ; mais avec nous ce rôle est néceffaire, & vous le trouverés d'une facilité qui vous étonnera. Pour cela point de timidité ? elle corrompt les talents : c'est une vertu modeste qui fatisfait d'abord, mais qui ennuye à la fin. Ayez au contraire une fi grande confiance en vous même, qu'elle puiffe étayer l'opinion la plus ridicule ? quand on paroît perfuadé de fon mérite, on en perfuade aifément celles qui n'aprofondiffent rien, & le monde en est plein. Soyés vif jufqu'à l'étourderie ? badin jufqu'à la frivolité ? aifé jufqu'à l'indécence. Parlés de tout ? décidés de tout ? nous n'exigeons pas que l'on fçache, que l'on raisonne, que l'on penfe ; ainfi nulle difficulté à parler à tort & à travers, & à décider de même, parlés toujourn ? on ne manque pas d'étoffe pour faire fon apologie, & pour draper fes voifins. Soyés enfin, fi vous pouvez, ricaneur, bouffon, turlupin, & affez fingulier pour ne reffembler à perfonne, c'est là le merite par excellence, le dernier degré de perfection.

Je ne vous cache rien comme vous voyés parce que je vous connois dévot, que vous n'êtes pas dans le cas de préférer la plus aimable à la plus reconnoiffante, & que je me flatte que mes bontés vous ont fixés. Ne me donnés jamais lieu, mon cher *Biladure*, de me répentir de ma complaifance, en vous voyant pratiquer une leçon, qu'il eût été plus prudent de vous refufer. Ah ! *Caffone*, n'ayez pas peur, reprit-il, en fe difpofant à un acte de dévotion, je vous raffurerais fi fouvent... eh non, non, finiffez, lui dis-je, en m'arrangeant ; je fuis fans allarmes à préfent, *Biladure* je t'en prie, laiffe moi ? non... je te le défens... fripon !... je ne veux pas... l'entrée de mon Temple étoit fi aifée, qu'une refiftance plus férieufe auroit été inutile. Perdu de transports comme il étoit, je ne vis rien de mieux que de partager fa piété en me livrant à fon zèle. Telle étoit ordinairement la fin de nos converfations, & fa curiosité les rendoit fréquentes.

Je me plûs tant à l'inftuire, je m'attachai fi fort à cultiver fes bonnes difpofitions, que mon chagrin fut extrême, lors que des ordres fupérieurs me l'arrachèrent. Il m'en coûta des peines infinies pour m'accoutumer à fon abfence. Les Lettres font des reffources dans le Commerce ; nous

l'entretinmes quelque tems par-là, & mon premier Ministre ne manqua jamais de faire honneur aux siennes à la première vûë ; mais c'est un foible soulagement ; des intérêts aussi chers que les nôtres doivent être ménagés de plus près. Quand je vis que les descriptions les plus tendres de ma langueur & de mes ennuis, les reproches les plus vifs de son indifférence & de ses lenteurs, les plaintes les plus touchantes, l'emportement le plus passionné, ne hâtoient point son retour, je cherchai des consolations plus réelles.

Mutolite m'avoit rendu des soins que j'avois négligé ; le besoin de distractions où j'étois alors, m'y fit prêter attention, dans le dessein de le rendre plus pressé, & je réussis. C'étoit un de ces êtres *Amphibies*, moitié sacré, moitié profane, qui comme nous asservi à toutes les modes, voluptueux par système, orgueilleux par habitude, étourdi par contenance, & minaudier par état, réunissoit quelques talens hermaphrodites. Quoiqu'il fût la ressource de la plus-part des Temples abandonnés, dans le fond il n'étoit pas fort occupé. Un adorateur de profession se fait cent affaires sans en avoir une. Sa réputation de légèreté & d'indiscrétion l'avoit mis en discrédit ; mais j'étois pressée, & ses soupirs me paroissant vrais, (ils sont ordinairement les interprètes d'un cœur touché) j'acceptai son hommage.

La curiosité avoit plus de part à ses empressements que la dévotion, puisqu'il attendoit sans inquiétude l'occasion de l'exercer. Cette criminelle indolence ne répondant point à l'impétuosité de mes desirs, irrités de l'absence de *Biladure*, je ne songeai qu'à l'en guérir, en ranimant son ardeur convenablement à mes principes. Jamais personne n'a eû plus d'adresse pour faire naître sans affectation le moment favorable ; je l'amenai au point où je le voulois par des dispositions si naturelles, que ce fut au hazard seul qu'il dut l'attribuer.

Plus l'espérance de jouir d'un bien est prochain, plus l'impatience de le posséder est vive. Il remarqua sans doute la mienne à travers les grimaces que nous suggère une fausse décence ; elles ne l'arrêterent en aucune façon, son début fut digne de lui. Plus éclairé que certains Philosophes qui peignent la volupté debout ou assise, il la vouloit étenduë, lui. Il me fit prendre cette attitude si brusquement que je ne me serois pas aperçûë de l'air d'insulte qu'il y mit, si la fuite ne me l'avoit rappelé. J'aurois été la dupe de ses éloges, tous cavaliers qu'ils étoient, & ses caresses quoique rapides m'auroient séduite, tant j'avois envie de l'être ; mais après avoir détaillé,

touché, examiné les choses les plus capables d'exciter la piété, sans qu'il pût parvenir à en montrer le moindre échantillon ; je ne pus douter que ses feux ne fussent de misérables feux d'artifice, qui méritoient toute mon indignation.

Quelle insolence ! lui dis-je, en me débarrassant tout au plus vite d'un fardeau qui m'étoit odieux ; pour qui me prenez-vous, je vous prie ? me croyés-vous faite pour être insultée de la sorte ! à Dieu ne plaise, répondit-il, aussi hardiment que s'il n'eût pas fait une sottise, c'est pour être adorée ; mais je suis surpris que vous preniés pour un outrage, l'ardeur que l'on a de sacrifier sur vos Autels, ardeur que vous inspirés, & qui se trouve justifiée par tant de charmes.

Sortés promptement, repris-je, en colère, ou je vous fais jeter par les fenêtres. Je me doutois bien que vous joindriés l'impertinence du propos à l'indignité de l'action, sortez ? mes Gardes exprimoient l'altération & la fureur où j'étois de manière à le persuader que je voulois être obéie, & que les fadeurs qu'il commençoit de débiter fort humblement, lui serviroient aussi peu que les excuses qu'il avoit à me faire ; aussi les retrancha-t-il, & me vis-je délivrée sur le champ de ce bizarre animal ?

On n'est point insensible à la privation d'un bien que garantit l'opinion que l'on a de ses charmes. C'est fausse délicatesse, vanité déguisée, & mauvaise foi, d'assurer que l'idée du plaisir amuse plus que le plaisir même ; j'avouë que je ne sçais point raffiner la volupté jusques-là, je préfère la réalité aux apparences, & je regarde l'inertie d'un *Mutolite*, comme l'affront le plus sanglant qu'on nous puisse faire.

J'aurois dû juger par-là que le tems qui détruit les plus beaux édifices, n'avoit pas épargné les miens, & m'annonçoit la décadence de mon Empire. Cette réflexion digne de *Nafirola*, devoit dès-lors m'inspirer le goût de la retraite. Qu'il est difficile de la faire à propos, & qu'il en coûte pour se rendre justice. Nous avons beau cacher nos années, il est impossible d'en réparer l'injure, & l'on s'en aperçoit toujours trop tard.

Cependant l'amour du plaisir ne s'éteint pas avec la jeunesse ; c'est un flambeau qui conserve son feu dans l'agitation continuelle, il résiste tant qu'on sçait l'occuper. De même que la chaleur de l'air poussée par la qualité contraire, se retire & acquiert de nouvelles forces dans les lieux souterrains :

de même ce Dieu chassé par l'arrière faison se retire & se concentre chez nous, où il réunit toute sa vigueur. *L'antiperistase* arrête la vieilleffe sur les bords du Temple, & y maintient les jeunes défirs à l'abri de la critique. Ne voit-on pas des montagnes dont les sommets sont couverts de neige, tandis que les cavernes sont pleines de feu. Qu'on ne soit pas surpris de me voir tenter une autre aventure, & risquer une nouvelle humiliation.

Rubego n'étoit pas galant, mais il étoit poli. Il obligeoit de bonne grace, & plaïoit par sa franchise. Quoique déjà sur le retour, sa Philosophie ne l'empêchoit pas de s'égayer, il aimoit le plaisir, & sçavoit le détailler. Il passoit parmi nous pour un hérétique d'autant plus dangereux & plus décidé, qu'étant Florentin avec beaucoup de sçavoir & d'expérience, il ne s'étoit point embarrassé de nous faire changer d'opinion, & de se donner une meilleure réputation. Pour rassurer la mienne dont le délabrement augmentoit de jour en jour, il falloit un coup d'éclat. Parvenir à vaincre son endurcissement, lui faire prendre la bonne voye, le rendre vraiment dévot, le convertir enfin, eût été pour moi de la dernière importance, & l'événement le plus capable de me remettre sur un bon pied.

Déjà son assiduité, sa politesse, & d'adroites complaisances ; déjà l'aveu de son goût pour moi, le badinage auquel il se prêtoit, conformément à l'usage, & mille petits soins flatteurs annonçoient un Profélite, & me faisoient espérer que je triompherois à la fin. J'avois à faire au plus subtil, au plus ferme pilier de sa secte ; il me trompa.

Après m'avoir juré que le plus tendre amour étoit son *Pilote*, & que je serois enchantée d'être à son bord ; il déplia ses voiles avec une légéreté infinie, mit les manœuvres en état de faire route, & commença de louvoyer à la faveur *d'Eole*, que peut-être je fécondai par quelques soupirs. Son abordage contraire à celui de *franc-étale* ne m'étonna point, je le connoissois ; mais dans le tems que je le croyois prêt à tenir le large, & que la *Bouffole* à la main, quoiqu'il n'eut à craindre aucune déclinaison, je m'attendois à une abjuration solemnelle ; il revira sous le vent, prit la *Bouline* à revers, & m'amarra si étroitement, que malgré les cris, les injures & les reproches de l'insulte cruelle qu'il faisoit à la nature, aux portes de son Temple ; je ne pus l'empêcher d'aborder à la Grotte voisine, & d'y mouïller après une navigation qu'il trouva charmante.

Il eut le front de me soutenir que la religion étoit fondée sur l'ordre & la justice distributive, qui deffend toute inégalité dans un partage d'affociés au même commerce. Le plaisir, dit-il, étant l'objet du notre, doit être également distribué, ce qui n'arrive pas dans l'usage ordinaire, suivant la décision de celui qui fut consulté par Jupiter & Junon sur cette matière, puisque de dix portions dont cet arbitre composa la masse voluptueuse, il en adjugea neuf à la *Déesse*. Des principes plus judicieux, continua-t-il, nous ont déterminés à prescrire entre nous les sociétés *Leonines*. Pour agir en conformité, & remettre les choses au point d'égalité où elles doivent être, n'est-il pas naturel que nous prenions un chemin où nous trouvons une compensation équitable.

Quelque spécieux que fut son raisonnement, quelque ardente que parut sa reconnoissance, quelques flatteurs que fussent ses éloges, quelque charmé qu'il se montra de son voyage, malgré l'apologie qu'il en fit d'après les Peres de son Eglise, qui la nomment œuvre divine, *Mestier divino*, je trouvai mon *Rubego* détestable, & ne voulant point partager son abomination, je finis avec lui, d'autant plus vite, que *Biladure* devoit retourner dans peu.

Il revint en effet ; mais instruit par quelques indiscrets de ma correspondance avec *Rubego* pendant son absence, peut-être par *Mutolite* même, le plus grand scélérat de la terre ; l'ingrat, le perfide *Biladure* abandonna sa *Cassone*. Nul effort ne put le retenir. Mes Factures furent divulguées de manière qu'il n'y eut si petit Négociant qui n'en fit des commentaires scandaleux, & je fus sacrifiée sans miséricorde. Pour juger de l'horreur d'une pareille situation, il faudroit l'avoir sentie. J'aurois succombé sous le poids de tant d'amertumes, si dans mon propre fond, je n'eus trouvé des ressources à opposer.

Nasirola m'offrit le jeu comme une passion artificielle, capable de me dédommager de celle avec qui j'étois forcée de faire divorce. Quelle différence ! cependant le mouvement & l'agitation de l'ame nous étant essentiels, j'acceptai ses offres. Avec les dispositions que j'avois pour la filouterie, je ne fus pas long-tems dupe. Le propre du mérite est de se distinguer de plus en plus : je devins célèbre, & je fus recherchée des plus gros joüeurs.

Les incidens de ce nouveau genre de vie, & les circonstances particulières de la mission de deux *Servittes* que je subjuguai en même-tems,

fortifieroient sans doute mon apologie ; mais en vérité je suis lasse de dicter,
& puis l'on sçait bien que l'on meurt comme on a vécu.

Fin de la troisième Partie.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Tylwyth Eldar
- Guillaumelandry
- Acélan
- Cantons-de-l'Est

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur